

Et pourtant ...

Le village d'Urcel
pendant la seconde guerre mondiale.



Editeur : Paul DAUTREPPE
Imprimerie M.A. PROM
Dépôt légal : Octobre 1997

Paul Dautreppe

Et pourtant ...

Pour donner aux lecteurs de ces quelques pages un aperçu de ce que l'on peut craindre d'une guerre, les copies de cartes postales qui suivent, éditées avant ou après la première guerre mondiale, vous aideront à imaginer le climat qui régnait devant la menace d'un nouveau conflit généralisé, en 1938.

Occupé pendant 4 ans par les troupes allemandes lors de la guerre de 1914-1918, et détruit à 90% par l'artillerie française, qui se trouvait de l'autre côté du chemin des Dames, le village et son église étaient tout juste reconstruits. Les nouvelles cloches ne sonnaient que depuis 7 ans et l'on parlait déjà d'un nouveau cataclysme. Cette possibilité semblait inimaginable et**POURTANT !**

On peut voir sur la photo ci-dessous, derrière le premier poteau électrique, le café-épicerie devenu maintenant Urcelli-service, relais des mousquetaires. Une charrette est stationnée devant la forge. Si vous ne reconnaissez aucune maison de notre actuelle route des Rois, c'est parce qu'elles ont été toutes détruites lors des bombardements et les quelques ruines qui restaient furent rasées pour faire place à de nouvelles constructions après la première guerre mondiale.



Au premier plan à gauche, les dames parlent devant la maison où se trouve la pharmacie actuelle. Au fond, les 2 maisons hautes représentent maintenant l'immeuble locatif; à droite, l'ancienne poste qui est devenue par la suite une station service et qui est aujourd'hui un magasin d'antiquités.



La même rue après la guerre en 1919. La photo a été prise devant l'hôtel de France.



*Là où se trouve actuellement notre salle des fêtes.
La mairie et l'école avant cette première guerre mondiale se trouvaient au rez-de-chaussée,
le logement de l'instituteur à l'étage.*



*Seule l'église a été reconstruite exactement comme elle était à l'origine. Chaque pierre a été
répertoriée et a retrouvé
sa place initiale ou a été remplacée par une nouvelle pierre identique.*

Des souvenirs d'avant la dernière guerre, en 1938, me reviennent en mémoire.

La route nationale, diversement appréciée maintenant, était revêtue de gros pavés mal jointoyés et n'apportait pas le confort. Néanmoins, c'était un peu de chez nous puisque ces pavés étaient extraits sur le territoire de notre commune.

Ceci dit, je me souviens des soldats du 67ème Régiment d'Infanterie de Soissons, se rendant à pied en manoeuvre au camp de Sissonne, stationnant pour une nuit à URCEL. Il n'était pas question de transporter les troupes par camion à cette époque. Je les vois encore arriver, franchissant le sommet de la petite côte à l'entrée du village, sur toute la largeur de la route. Musique en tête et au pas cadencé, le bruit des chaussures à clous sur le pavé retentissait à un rythme régulier.

Nous, gamins, malgré l'heure matinale, étions présents car c'était l'événement à ne pas manquer.

L'importance et l'aménagement du village à cette époque sont difficiles à imaginer. L'alimentation électrique n'était pas systématique ; la majorité des maisons ayant l'électricité n'avait qu'un point lumineux par pièce. Quelquefois, une prise de courant servait pour les heureux propriétaires de T.S.F (poste radio) pour écouter les informations. Il n'y avait pas d'appareil électroménager, parfois une machine à laver en bois, qui fonctionnait manuellement, placée dans un bâtiment, apportait un peu de soulagement à la mère de famille.

La vie était dure et très simplement faite par rapport aux progrès réalisés maintenant, mais néanmoins heureuse.

Le dénombrement du village en 1936 recensait 330 habitants répartis comme suit :

305 français
9 belges
8 italiens
5 yougoslaves
2 suédois
1 polonais

dont :

318 personnes habitaient dans le village
4 restaient à Mailly
6 près du croisement de la route de Pargny sur la droite au lieu-dit Magenta
2 en bordure de la route Nationale 2, avant le pont de Chavignon sur la gauche au Pont Augès

Le maire, M. NATTIER avait succédé à M. VAN MALDEREN en février 1935

1 école mixte avec pour instituteur M. TARDIEU qui avait 52 élèves

1 bureau de poste tenu par Mme HENON,

2 facteurs, MM. LEGROS et CONDOUX distribuaient le courrier à bicyclette dans Urcel et les villages environnants.

1 perception tenue par M. NICOLOT, route des rois

le curé, M. DERBOIS habitait à Chavignon

1 café-épicerie route des Rois, le propriétaire M. Leroux faisait des tournées dans les villages voisins

1 autre café-épicerie coiffeur, M. GALOPIN, l'hôtel de France, tenu par M. DOUÉ, ayant 2 pompes à essence et la cabine téléphonique

1 café, bureau de tabac, M. GARDE, rue de l'église

1 cordonnier M. SODOYER, route de Laval

1 boucher charcutier M. FESSLER, route des Rois

1 charcutier M. LAMBERT, face à l'hôtel de France

1 Forgeron-maréchal-ferrant M. DAUTREPPE, route des Rois

1 marchand de vêtements et mercerie rue d'Ordinier M. SELLIER

1 bourelrier M. TUILLIER, rue de l'église

1 marchand forain M. MORI, Avenue Gaëtan Charpentier, linge, vêtement, coutellerie, chaussures, il faisait de très longues tournées avec un fourgon tiré par 2 chevaux, il dormait dedans

3 cultivateurs : M. LACOMBLEZ - route des Rois, M. DORE, rue d'Ordinier, M. VIAUTOUR, place du four banal

3 jardiniers :

M. FAUCHART, route de Laval, M. LACROIX, rue des Bertins, M. NOIZET, route de Laon

2 Taxis : MM. PLONQUET et WUIARNESSON, tous deux route des Rois

1 transporteur de lait M. FERRI, route des Rois, avait son dépôt sur la route de la gare de Chailvet ; il avait plusieurs dizaines de camions et transportait pour la laiterie Maggi

1 autre transporteur M. FERRI (frère du 1er) avait un camion à benne et vendait du charbon

3 couturières : Mmes WUIARNESSON et DAUTREPPE, route des Rois, Mme DUCHESNE, rue de l'église,

le boulanger venait de Laval avec une carriole attelée d'un cheval.

Presque tous les commerçants, artisans et les bureaux administratifs (poste et perception) du village employaient un ou plusieurs commis (ouvriers).

Les cultivateurs et jardiniers, quant à eux, employaient beaucoup de femmes à la saison des cueillettes, pour le démariage, l'arrachage des betteraves, la moisson, le battage, le nettoyage des champs. Les femmes faisaient aussi des ménages et lavaient le linge à la main chez d'autres personnes plus aisées. Les autres ouvriers travaillaient dans les bois ou à l'extérieur du village, à l'usine métallurgique de Pinon, à la fonderie Chappée de Clacy, à la laiterie de Chailvet, dans le transport ou en maçonnerie.

Il y avait très peu de voitures et pour aller travailler, les gens prenaient le train, le car qui passait tous les jours, le vélo. Il était courant de faire plus de 10 Km à pied le matin et autant pour revenir le soir.

Tous ces gens possédaient un jardin, il n'y avait pas de terre inculte dans le village.

Quelques vieilles personnes touchaient une petite rente, due à des placements d'argent et vivaient modestement.

En 1938

Des faits troublants venaient perturber les esprits : un soir, le coucher du soleil avait anormalement teinté le ciel de rouge.

Au dire des journaux, des fontaines de l'est de la France s'étaient arrêtées de couler.

Bien d'autres petits événements de ce genre étaient considérés comme des présages de guerre. La superstition l'emportait sur la raison. Le spectre de la guerre 14-18, qui avait tout juste vingt ans, planait encore au-dessus des âmes inquiètes.

Des grandes personnes et les enfants du catéchisme se réunissaient dans une grande maison de la rue de l'église ou à l'église pour réciter des chapelets et chanter des cantiques pour que cette guerre menaçante n'éclate pas.

En mars 1938, l'Allemagne annexait l'Autriche malgré les accords de MUNICH signés conjointement par la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie.

La France mobilise certaines classes.

Début octobre 1938, c'est au tour de la Tchécoslovaquie d'être amputée de son territoire (la région des Sudètes).

La situation internationale est tendue.

En mars 1939, Hitler veut dominer tout le continent ; il occupe les provinces de Bohême et de Moravie. La Tchécoslovaquie n'existe plus.

La France mobilise de nouveau et maintient les classes appelées. Les alliés s'inquiètent de plus en plus mais ne réagissent toujours pas.

En août 1939, rappel de nombreux réservistes et l'administration militaire procède à des réquisitions.

Les retombées sur notre village se font ressentir. Les jeunes gens sont rappelés au service de la France.

Un commerçant, ayant acheté une camionnette neuve début août 1939, se fait réquisitionner son véhicule le 15 août. Il ne la reverra plus, c'était certainement la première camionnette neuve achetée à Urcel.

Fin août 1939, Hitler se fâche, précise ses visées expansionnistes et adresse un ultimatum à la Pologne.

Le 1er septembre, les troupes allemandes envahissent la Pologne.

Le 2 septembre, les Anglais et Français mettent les Allemands en demeure de devoir retirer leurs troupes. Hitler poursuit son attaque.

Le 3 septembre à 11 heures, la Grande Bretagne entre en guerre contre l'Allemagne. A 17 heures, la France déclare également la guerre au IIIème Reich.

Les cloches des églises sonnent le glas, ce qui accentuait la tristesse de ce jour.

Il faudra 2 194 jours de combats au monde pour mettre fin au désastre mondial dont le prix s'élèvera à 50 millions de morts, à 3 millions de disparus et un nombre incalculable de dégâts de toutes sortes.

Une "drôle" de guerre

Dès la déclaration de guerre, tout le monde s'attend à des raids aériens.

A Urcel, la sirène coiffant le toit de l'école a la charge de donner l'alarme. C'est le seul moyen, au niveau local, qui sera mis en oeuvre. Des essais sont d'ailleurs mis en pratique.

Le 4 septembre 1939, ce n'est plus un essai, la sirène a retenti par deux fois, mais aucun avion allemand n'a été aperçu.

Des exercices d'alerte sont mis en oeuvre à l'école et, au coup de sifflet de l'instituteur, les enfants, dont je faisais partie, doivent descendre à la cave en un temps record.

Le maître nous apprend à enfiler un masque à gaz, mais ceux dont il dispose, en nombre insuffisant d'ailleurs, sont trop grands pour couvrir utilement nos frimousses.

Pendant huit mois, c'est le calme plat.

Les maires ont reçu des directives et des consignes. Il est précisé que les habitants doivent camoufler leurs fenêtres pour rendre inapparent de l'extérieur l'éclairage de leur maison. Il est recommandé de coller du papier en croisillon sur toutes les vitres, afin d'éviter au maximum le bris de celles-ci lors des bombardements.

Le gouvernement avait demandé aux Français de récupérer le fer de toute provenance. Nous ramassions avec

élan patriotique, des vieux bidons et des boîtes à conserve que nous amassions dans le parc, derrière l'école.

Un proverbe fut publié par la TSF, les journaux et par affiches qui disait : "c'est avec votre fer que nous forgerons l'acier victorieux". Ces bidons restèrent des années dans le parc sans que personne ne les récupère.

La surveillance du ciel était assurée par ce que l'on appelait la défense passive.

A Urcel, un emplacement au plateau de Monampteuil avait été aménagé sur le chemin, avant le calvaire.

Des retraités assuraient le guet, prêts à donner l'alerte.

Un trou dans la terre avec des branchages sur le dessus leur servait d'abri (cet endroit existe encore) ; ils étaient munis de jumelles et une ligne téléphonique les mettait en liaison aux autres observatoires dont un se trouvait sur le plateau de Presles. Ils étaient reliés à la défense militaire de Laon.

Des tracts pour démoraliser les civils et les militaires français ont été largués d'avions allemands à plusieurs reprises, ainsi que des parachutistes isolés parlant parfaitement notre langue. Ils étaient chargés de semer la confusion. Ils y parvenaient sans difficulté, car tout le monde voyait des traîtres partout, dans les villes comme dans les campagnes.

Les habitants du village suspectaient même des nouveaux arrivants. L'un d'eux qui passait dans la rue, à pied ou à bicyclette, était parfois malmené par la population, désigné

sans procès "parachutiste allemand".

Depuis novembre 1939, les 30 cm de neige et les -20°C rendent la vie difficile.

Mars et avril 1940, les premiers éclats du printemps apparaissent, le moral revient d'autant plus que notre gouvernement annonce que l'Allemagne est à la veille de la désintégration.

Notre village a accueilli énormément de troupes. Ces soldats couchèrent chez l'habitant. Pour faciliter leur hébergement, l'armée avait apposé sur les maisons, des petites plaques en bois sur lesquelles était inscrite la capacité d'accueil pour les "officiers - sous officiers - hommes de troupes et chevaux".

Notre département est le centre du commandement aérien de la zone nord de la France. Le quartier général du groupe d'armée n°1 s'installe à FOLEMBRAY.

Plus près de nous, s'installent rapidement des terrains d'aviation de campagne (CHAMBRY, CLASTRES, COUVRON, SACONIN, AMIFONTAINE et à JUVINCOURT) où sont basés des bombardiers légers anglais et français.

Les quelques aéroplanes biplans qui volaient avant, laissent place à un important mouvement d'avions militaires français et anglais qui étaient basés sur ces aérodromes de fortune. Nous étions fiers et rassurés par notre flotte aérienne.

Un matin d'avril 1940, de bonne heure, des avions sont apparus assez haut dans le ciel et un autre avion est venu troubler leur tranquillité. Après quelques voltiges, nous avons entendu crépiter des mitrailleuses et bientôt cet avion descendait, une fumée noire se dégageant de son fuselage. Nous avons applaudi sans nous rendre compte que c'était un avion français qui avait été abattu par des avions allemands ; c'était le premier combat aérien auquel nous assistions.

Quelque temps après, je me souviens que j'étais en train de ramasser les premiers doryphores que l'on voyait sur les feuilles de pommes de terre ; ces insectes étaient inconnus avant. Je les mettais dans une boîte à conserve, quand j'ai entendu ronronner une formation de très gros bombardiers. Ils me paraissaient énormes, c'étaient 12 bimoteurs allemands et ils volaient très bas. On voyait très bien les croix noires sous les ailes. Nous avons su plus tard qu'ils avaient bombardé la gare de Tergnier, des ponts, les terrains d'aviation de notre région et le dépôt d'essence de Samoussy.

Tout le monde était démoralisé de voir ces avions se promener sans être attaqués par nos avions de chasse. Déjà, là, nous comprenions certaines choses. Nous avions des doutes sur la tournure de la guerre. Notre aviation avait été clouée au sol.

Le 10 mai 1940, la gare de Laon fut bombardée.

Des milliers de réfugiés belges fuyant les Allemands, qui avaient attaqué la Belgique, passaient sur notre route se dirigeant vers le sud, après avoir quitté leur maison en toute hâte en emportant quelques valises ou baluchons et bien souvent des choses inutiles.

Ils croisaient les convois de l'armée française qui allaient dans l'autre sens, vers le nord. Ces réfugiés circulaient en automobiles, en camions, avec des charrettes tirées par des chevaux, avec des brouettes, des vélos, des voitures d'enfants, à pied, par cars ou encore, pour d'autres, par le train. Tous les véhicules étaient chargés au maximum. Ces pauvres gens étaient nourris et couchés par les habitants des villages ou dans les fermes. Ils arrivaient le soir et repartaient le lendemain matin. Il en est passé pendant plus d'une semaine. Les chevaux des réfugiés étaient ferrés (quand leurs propriétaires trouvaient un maréchal ferrant sur leur passage) mais les petits poulains qui buvaient encore à leur mère étaient trop jeunes pour l'être. Des chiffons étaient enroulés tant bien que mal autour de leurs sabots meurtris pour éviter l'usure de la route sur leur corne encore trop tendre.

Ma soeur et quelques autres témoins se souviennent avoir vu une famille dans une camionnette. Deux de leurs enfants avaient été tués par les mitrailleuses des avions allemands. Ils reposaient à l'arrière du véhicule sous une bâche. Ces gens ne voulaient pas se séparer de leurs dépouilles au risque de ne jamais retrouver leurs corps, comme ce fût souvent le cas, et n'avaient pas le temps de les enterrer dans un vrai cimetière.

Le moral était au plus bas, tous les villageois hésitaient à partir, à tout quitter. Jusqu'au dernier moment ils refusèrent de croire à cette solution. C'est pourquoi le départ fut précipité, sans pratiquement aucun préparatif. La vierge en marbre blanc de Carra, seule richesse que possédait notre église, fut malgré tout emmenée dans une caisse en bois et cachée dans un endroit retiré du vendangeoir du château du Comte Maxime de SARS.

Cette opération a été effectuée par l'administration des Beaux Arts et quelques Urcellois avant leur départ.

Le jour du départ arriva. Mon père comme beaucoup d'autres personnes fit tuer notre chienne que l'on ne pouvait emmener et qui risquait de mourir de faim. Sur place, les animaux des fermes furent mis en liberté ; les pâtures restaient ouvertes, comme les niches à lapins. Le père d'un copain étouffa ses serins, d'autres enterrèrent des objets qui leur semblaient précieux ; bijoux, vaisselles, etc...

On annonçait les troupes allemandes dans le nord de notre département...

L'Exode

Ce fut les 14, 15 et 16 mai 1940 que les Urcellois s'enfuirent et ce, dans le même désordre que les Belges ; bientôt nous allions grossir cette cohue...

Ma famille, comme d'autres, est partie avec quelques valises dans un vieux camion à benne que possédait un habitant du village. Mon grand frère et ma grande soeur sont partis à vélo, avec deux valises chacun. Tous les moyens étaient bons pour fuir ...

Le rendez-vous conseillé était la Mayenne.

Les cultivateurs mirent tous les véhicules qui roulaient et chevaux qu'ils possédaient à la disposition des voisins et amis. Les voitures automobiles étaient peut-être plus rapides, mais le manque de carburant était à craindre.

D'autres, à pied, se dirigeaient vers Compiègne où des cars de lignes parisiennes étaient mis à leur disposition pour les transporter. La recherche d'un train n'était pas chose facile. La débâcle commençait.

Tout le monde a subi des mitraillages des avions allemands et italiens qui s'en donnaient à coeur joie étant presque maîtres du ciel.



Ici, une escadrille de Stukas qui, avec leurs frères les MESSERSCHMITT 109, semaient la terreur parmi les troupes françaises et les longues files de civils en exode. Lors des mitraillages en piquet, les pilotes actionnaient des sirènes que les avions avaient sous leurs ailes pour affoler davantage leurs victimes.

Pour nous, notre premier mitraillage eut lieu à Vailly-Sur-Aisne ; nous nous sommes réfugiés sous la benne du camion.

Un train fut mitraillé en gare de Compiègne, dans lequel se trouvait une famille d'Urcel. Mme Jeanny a vu la plus jeune de ses filles tuée dans ses bras, sa mère fut tuée sur la banquette face à elle. Quant à elle, elle fut atteinte de 18 éclats de projectile. Son mari n'a rien eu, il était descendu pour aller chercher de l'eau. Les corps de la petite fille et de sa grand-mère furent enterrés dans une fosse commune et leur tombe fut retrouvée longtemps après.

Cette exode a été horrible...

Les étapes étaient très courtes, les routes encombrées et nos moyens de locomotion rudimentaires. Le soir, nous couchions dans la paille.

Ma famille et moi-même sommes passés par Château-Thierry. Beaucoup de maisons brûlaient encore après un bombardement.

Les grandes personnes travaillaient parfois quelques heures pour une assiette de soupe pour la famille.

Sur les routes, nous pouvions parfois nous protéger des mitraillages derrière un arbre ou dans un fossé ; mais les chevaux qui restaient attelés, souvent trouvaient la mort.

Nombreux étaient leurs cadavres après les passages des avions ennemis. Un cheval mort, c'était une charrette qui

encombra la route avec son chargement ; les personnes repartaient à pied, leur peine et leurs tracas étaient souvent plus lourds que leurs bagages.

Pour nous retrouver, des messages collectifs ou individuels étaient accrochés sur les poteaux indicateurs, sur les arbres, les murs, partout où l'on pouvait lire : "M. ou les habitants de.. prenons la direction de ...". Tout le monde interrogeait tout le monde sur la route que les proches avaient prise. Certains se retrouvaient accidentellement, d'autres se perdaient.

Nous sommes donc arrivés en Mayenne un mois après notre départ. Le camion qui nous transportait était tombé en panne ; il a donc fallu trouver les pièces détachées pour le réparer. Les Allemands, que l'on appelait les "boches" ou encore les "Doryphores" car ils étaient apparus en même temps que ces insectes détestables, sont arrivés en même temps que nous dans ce département.

La situation civile et militaire est inextricable :

- Le 17 juin, le Maréchal PETAÏN s'adresse à la nation, pour annoncer que des pourparlers d'armistice sont en cours.

- Le 18 juin, le Général de GAULLE lance son célèbre appel au peuple français. Il est isolé, inconnu et pour beaucoup de monde, cet appel relève de l'utopie. L'avenir prouvera le contraire...

- Les jours suivants, on peut considérer que le désastre se précise de plus en plus.

- Le 22 juin fut un jour noir pour tous ces civils exilés loin de chez eux.

Au coin d'une rue, dans un village méconnu, quelques Urcellois se sont retrouvés mais les visages sont tristes, les yeux rougis par les larmes, totalement effondrés, ils venaient d'apprendre que les représentants du Maréchal PETAÏN avaient signé l'armistice avec l'ennemi.

L'Angleterre se trouvait bien seule face à un ennemi aussi redoutable.

Les Allemands nous rattrapèrent dans le département de la Mayenne, dans un petit village à 10 Km au sud de Laval.

Nous aperçûmes les premiers envahisseurs avec beaucoup de haine. Cependant, nous étions étonnés de voir leur discipline, leur organisation et leur matériel. Certains

proposaient des bonbons aux enfants ; et quand un Allemand m'en offrit, j'ai accepté et, en enfant bien élevé, je lui ai dit "Merci Monsieur le Boche" ; mes parents m'ont fait de gros yeux et m'ont interdit de manger ces friandises ; ils avaient peur qu'elles soient empoisonnées.

Le séjour en Mayenne pour nous ou les départements limitrophes pour d'autres, se passa assez bien. Presque tout le monde travaillait. Personne ne put se plaindre des gens de là-bas ; leur hospitalité est restée gravée dans nos coeurs.

*Pendant ce temps,
que s'est-il passé à Urcel et ses environs ?*

Le 17 mai 1940, sur la route nationale, maintenant route des Rois, des colonnes de réfugiés et de militaires allaient vers Soissons. C'était une déroute sans nom. Néanmoins, dans le ciel, quelques rares avions de chasse français foncent sur le Nord de Laon, surprenant et décimant une colonne de chars ennemis.

Le colonel de GAULLE a établi son P.C à Bruyères et Montbérault. Il effectua une tournée et constata qu'il ne restait que quelques éléments de la troisième Division de cavalerie. Vervins et Liart étaient occupés. A Marle, ils rencontrèrent des blindés ennemis et tous furent culbutés en quelques minutes. Par manque d'essence, il stoppa son offensive.

Des renforts arrivèrent et se positionnèrent sur le canal de l'Oise à l'Aisne et l'Ailette. 14 chars débarqués de la gare de Soissons se rendirent à Chavignon. de GAULLE était là et donna l'ordre de monter sur Gizey. La file des chars fut arrêtée à Urcel par les embouteillages des réfugiés. Les chars réussirent à passer par Laval, Presles et Laon. Ils furent renforcés par d'autres chars. Dans la nuit, de furieux combats se sont déroulés dans la région de Montcornet et beaucoup d'ennemis ont été tués, des chars, des automitrailleuses et des motos ont été détruits.

Pour la première fois, les Allemands se sont affolés. Des prisonniers ont été faits. Une colonne motorisée a été totalement détruite. Le Général allemand Guderian dira dans ses

mémoires : "avoir vécu ce jour là, ses heures d'inquiétudes les plus noires de toute cette guerre".

Le résultat de cette bataille : énormes dégâts matériels, des centaines de soldats de part et d'autre tués, blessés ou faits prisonniers. Le ravitaillement n'a pas suivi côté français, l'ordre de repli a été donné.

Le 18 mai 1940, la ville de Soissons a été bombardée, la bataille a fait rage à Froidmont et à Chambry.

Le 19 mai 1940, l'Infanterie était en place pour ce qui concernait notre région de Bray en Laonnois, d'Urcel, de Chavignon et de Pinon.

Le 20 mai 1940, les allemands étaient dans Laon. A Coucy les Eppes, ils subissaient un terrible revers, ce fut une tuerie. Des chars français cachés dans les bois ont mitraillé les fantassins allemands. On se battait également à Festieux.

Ce 20 mai 1940, Urcel déserté de ses habitants subit son premier jour d'occupation ennemie. Les allemands étaient là ; ils avaient été stoppés dans leur lancée au pont OGER, pont sur la route nationale RN 2 entre Urcel et Chavignon.

Une histoire extraordinaire et tragique arriva à quelques soldats français à cet endroit : Cette histoire a été extraite de "l'Echo" de Chavignon n° 25 édité en 1995, dont voici un résumé :

Les trois cents artilleurs français se trouvant dans un petit bois près de Laon reçurent l'ordre de se replier sur

Vincennes, près de Paris, mais pour les transporter, il n'y avait que 5 camions, un nommé Raymond Decaudin préféra partir à pied. Quelques kilomètres plus loin, une 402 Peugeot s'arrêta près de lui ; le chauffeur lui proposa de l'emmener, il monta avec les six soldats qui se trouvaient déjà dans la 402 et partit en direction de Soissons, à 100 K/h sur la route déjà occupée par l'ennemi.

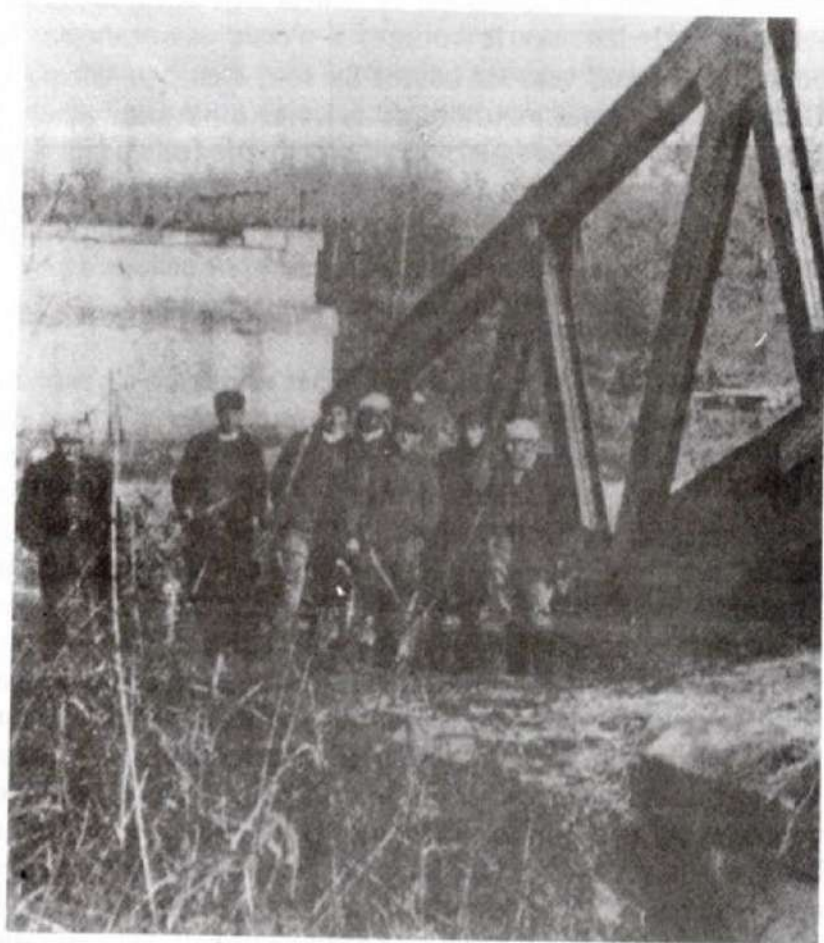
Arrivés au Pont de Oger, au "halt!" impératif des Allemands, le chauffeur Giroy ne répondit pas et, avec un imperturbable sang-froid, passa plusieurs chicanes et évita un énorme trou de bombe. Les Allemands tirent sur la voiture, lancent des grenades, la vitre arrière de la voiture vole en morceaux, trois soldats dans la voiture sont blessés, un autre tué sur le coup. Le conducteur de la 402 l'avait fait monter il y avait à peine dix minutes.

Lancée à toute vitesse, la 402 ne put freiner à temps. Les hommes virent le vide devant eux en l'espace d'une seconde. La 402 fut projetée dans les airs, le pont du canal miné par les artificiers français avait sauté.

La voiture tomba, rebondit et se retourna sur le toit. En s'effondrant, le pont avait heureusement comblé une partie du canal, il y avait à peine un mètre d'eau. Les occupants de la voiture étaient blessés ou commotionnés, le sous-lieutenant VAYSSIERE avait la main coincée dans le toit ouvrant de la 402 ; ils souffraient atrocement.

Une voiture qui suivait subit le même sort, fit un demi tour et alla s'encaster sur la partie métallique du pont détruit.

Le drame continua.



Sur cette photo, on ne voit que la moitié du pont, l'autre moitié était dans la même position et fut démontée pour laisser le passage aux péniches.

De la berge côté Chavignon, les soldats français n'avaient rien vu de l'accident, mais déjà de l'autre berge, les Allemands tiraient sur la voiture, il n'était pas question de bouger. Pourtant, vers six heures du soir, n'en pouvant plus, Chevallier parvint à s'extraire de la voiture par une vitre, et rampa. Ses camarades entendirent des coups de feu claquer. Les mains de Chevallier se crispèrent sur le caillou, l'officier était mort. Dans leur situation tragique, les survivants espéraient que la nuit favoriserait leur évasion. Mais elle était belle et étoilée. Un magnifique clair de lune desservait les malheureux.

Deux officiers et un sous-officier réussirent à s'extraire des voitures et se présentèrent aux responsables du poste de commande. Ils étaient trop choqués pour conter leur tragique aventure ; ce ne fut que le lendemain à 8 heures du matin qu'un troisième officier entra dans les lignes françaises et déclara qu'il restait des blessés dans un véhicule. Le sous lieutenant Lavareille et le soldat Grisard décidèrent d'aller délivrer les malheureux. Une partie de vie ou de mort se déroula au "on y va". Le sous lieutenant écrivit par la suite que sa volonté n'y était pour rien, c'était son subconscient qui décida, au risque de leur vie et avec l'agilité de sportifs qu'ils étaient, ils sautèrent le talus du bord du canal rampèrent jusqu'aux blessés de la première voiture et, à l'aide d'une clef à molette trouvée dans le coffre, ils libérèrent la main coincée depuis 15 heures et dégagèrent les trois occupants blessés, l'autre voiture était vide. Mais l'alerte avait été donnée chez l'ennemi et une pluie de balles s'abattit sur eux, les trois voltigeurs français qui avaient été placés derrière le talus pour protéger l'opération tirèrent à leur tour et pendant ce temps nos deux hommes allèrent chercher un quatrième blessé qui était sur la berge ennemie. Dans un dernier sursaut de volonté il parvint à agripper une corde que les deux sauveteurs

lui tendaient et il fut remonté de l'eau. Les quatre rescapés furent basculés de l'autre côté du talus et évacués au poste de commandement pour y recevoir les premiers soins. Un des voltigeurs qui avait reçu l'ordre de s'abriter derrière le talus pour couvrir l'opération de sauvetage eut sa chemise transpercée à l'avant comme à l'arrière au dessous de la hanche, preuve que le caporal chef Colliat était sorti à nu corps de la protection que lui offrait le talus pour mieux protéger le sauvetage.

L'histoire du facteur

Un sympathique facteur venu habiter notre village avec sa famille, aussitôt la guerre en 1946, où il fit le reste de sa carrière, me raconta comment, mobilisé en 1939 au 302ème régiment d'artillerie, à l'âge de 28 ans, il se trouva le 20 mai 1940 sur le plateau du chemin des Dames, près de la ferme de la Malfoutue devenue la ferme de l'Orme. De cet endroit, situé sur le versant nord du plateau, sur le territoire de la commune de Chavignon, on découvre le village d'Urcel de 3 200 m de ce point à vol d'oiseau.

De là, notre observateur, dans son binoculaire - sorte de grosses jumelles fixes - aperçoit un groupe de soldats allemands occupés à griller une bête dans un jardin légèrement en dessous de l'église de notre village qu'il ne connaissait pas à cette époque. Il en fit part à son lieutenant qui, aussitôt donna des ordres au téléphoniste. Quelques secondes plus tard, le message parvint à la batterie reliée aux observateurs par une ligne de téléphone mobile se trouvant à Sancy-les-Cheminots, village accroché au versant sud du chemin des Dames.

Cette batterie composée de 4 canons de 75 datant de 1917 ouvrit le feu immédiatement et en un laps de temps très court, 24 obus anti-personnels furent expédiés sur les soldats allemands qui s'apprêtaient à festoyer à 9 km des bouches à feu.

Les obus fusant passèrent dans le ciel du Chemin des Dames, et éclatèrent juste avant de toucher le sol en envoyant chacun 260 billes de plomb de 15 grammes appelées "Shrapnells", fauchant tout sur leur passage. On ne sait s'il y eut

beaucoup de victimes. Ces obus furent succédés par des explosifs ou des incendiaires qui endommagèrent ou détruisirent des maisons et l'église de notre village.

Pendant 15 jours, les attaques se succèdent, les Allemands sont bloqués à l'Ailette et ne peuvent franchir le canal. Chacun renforce ses positions. On creuse des tranchées antichars, on pose des barricades en barbelés, on se terre comme des taupes. Toute la journée les balles sifflent, les obus éclatent de part et d'autre des rives, on ne compte plus les morts.

Les Allemands renforcent leur dispositif, de grandes unités blindées et motorisées sont amassées dans notre village. Dans Chavignon, les français reforment des compagnies avec les soldats rescapés ou qui avaient perdu leur régiment déjà replié. On colmate les brèches dans les dispositifs de défense. Hélas, le courage et la bravoure sont impuissants face à un ennemi beaucoup plus nombreux.

Dans la nuit du 4 au 5 juin, on fait replier légèrement le premier bataillon du 97ème Régiment d'Infanterie Alpine, qui tenait le pont Oger pour qu'une pièce d'artillerie puisse détruire la maison de l'éclusier que les allemands avaient fortifiée.

Coïncidence, l'ennemi avait choisi l'aube de ce 5 juin pour attaquer et bien sûr, il ne trouva pas de résistance face à lui puisque les Français s'étaient repliés. L'Ailette et le canal furent franchis à cet endroit mais également à l'autre pont de Chavignon, le pont d'Elle.

Malgré un ciel bleu, la tempête s'est déchaînée ; un

volcan a paru se réveiller, à Anizy, le canal avait été également franchi.

Deux divisions allemandes ont exploité les deux têtes de pont - du pont Oger et du Pont d'Elle - et entrèrent dans Chavignon. La bataille de l'Ailette était terminée.

A 8 h du matin, déjà des troupes allemandes se trouvaient sur le Chemin des Dames. Il y eu une très grande bataille meurtrière à Pinon.

Pour l'ensemble de ces batailles sur le canal de Braye en Laonnois, jusqu'à Chauny, on déplore la mort de milliers de soldats.

Le 7 juin 1940 : Les allemands étaient au Moulin de Laffaux.

Le 10 juin 1940 : L'Italie déclare la guerre à la France.

Le 13 juin 1940 : Les derniers combats dans l'Aisne se sont situés à Condé en Brie, dans le sud du département. C'était fini. La première bataille de France était terminée.

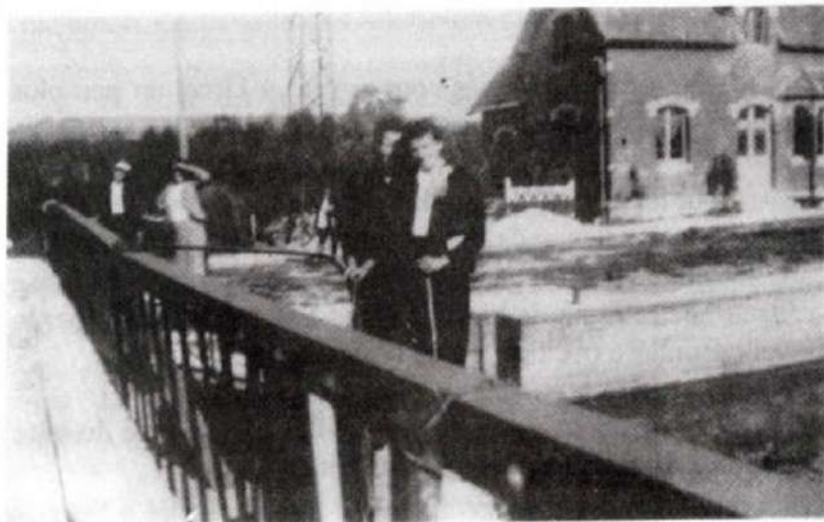
Le retour au village

Les premiers réfugiés sont rentrés à Urcel un peu plus d'un mois après en être partis.

Pour les autres, ce fut plus difficile car à compter du 1er juillet 1940, les allemands ont interdit le retour des réfugiés au Nord de la ligne formée par la rivière l'Aisne et le canal de l'Oise à l'Aisne ; cette ligne de barrage Nord-Est devait constituer la nouvelle frontière occidentale de l'Allemagne.

Urcel se trouvait en zone interdite, c'est-à-dire du côté de la future Allemagne imaginée par Hitler.

Les soldats français, après leur repli, avaient fait sauter les ponts de Chavignon et de Pargny-Filain ainsi que tous les autres ponts de la région. Il n'y avait presque plus d'eau dans le canal, les écluses et les vannes ayant sauté également. Les allemands reconstruisirent des ponts provisoires en bois qui ne seront remplacés par les ponts actuels que longtemps après la guerre.



Le pont provisoire du canal construit près de l'écluse.
La photo a été prise côté Chavignon.

A partir de ce 1er juillet 1940 et jusqu'en mai 1943, pour aller de Pargny ou de Chavignon à Urcel (ou vice versa) il fallait un "ausweis" que délivrait la "Feldkommandantur" (laisser-passer, par l'Etat-Major de la Place de Laon) pour franchir le canal. Peu nombreux étaient les habitants d'Urcel qui réussirent à passer là avant ce 1er juillet.

Le café du pont de Chavignon fut réquisitionné et servit de poste de police aux Allemands.

AUSWEIS Nr. 9866
Laissez-passer N° :
fuer den kleinen Grenzverkehr.
pour la traversée des petites frontières

Renard Louis Rufambour Charlot

Name Nom	Vorname Prénoms	Beruf Profession	Wohnort Domicile
<i>28. 4. 1924</i>	<i>Renard</i>	<i>Serg.</i>	
Geburtstag Date de naissance	Ort Lieu	Staatsangehörigkeit Nationalité	
	<i>Pargny</i>	<i>Belg.</i>	

Grenzübergang nur in *Pargny, Chavignon*
Traverse de la frontière seulement *Pargny - Falaën*

Dieser Ausweis ist nicht uebertragbar und ist nur gültig in Verbindung mit dem Person allichtbild ausweis Nr. : *3436/2*
Ce laissez-passer est intransmissible et n'est valable qu'accompagné de la carte d'identité avec photo n° ci-dessus.

Gültig bis : *23. Januar* 1941
Laon den *23. 10.* 1941

Dienststelle : Kreis-Kommandantur *Laon*
Lieu de service : Grenzposten *Pargny - Falaën*

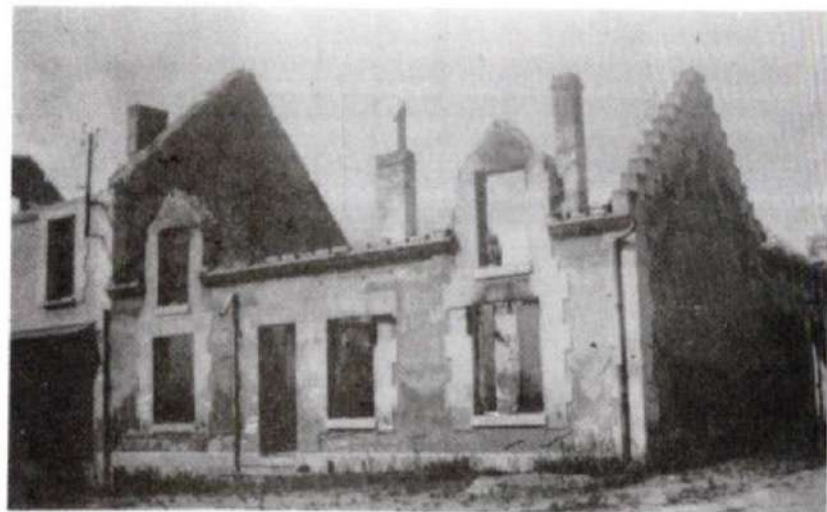
Unterschrift : *[Signature]*
Signature : **Oberleutnant**

Nous, nous sommes rentrés à la mi-octobre 1940 par le train jusque Soissons, celui-ci n'allant pas plus loin vers Laon, et avons dû attendre le moment propice, pendant une quinzaine de jours, dans une ferme de Chavignon pour pouvoir passer la ligne de démarcation clandestinement. D'autres passèrent par jour de fortes pluies, la surveillance étant moins stricte, ou encore la nuit entre deux patrouilles.

Une famille de cultivateurs a même fait du stop depuis Soissons jusqu'à Urcel cachée à l'arrière d'un camion bâché allemand en accord avec le conducteur, un Allemand bien sympathique, ils sont passés au nez et à la barbe des sentinelles placées sur le pont provisoire de Chavignon. Le chauffeur a même donné quelques boîtes de nourriture aux auto-stoppeurs en arrivant à Urcel.

Pour donner un aperçu de la situation de chacun, prenons le cas de ces cultivateurs d'Urcel : ils partirent, le père, la mère, deux grandes filles et d'autres personnes, en emmenant 2 chevaux tirant 2 charrettes remplies au maximum. Le père mourut dans l'évacuation, la mère vendit chevaux et charrettes... et ils rentrèrent en stop avec de simples valises, contents qu'un soldat ennemi leur donne quelques boîtes de nourriture.

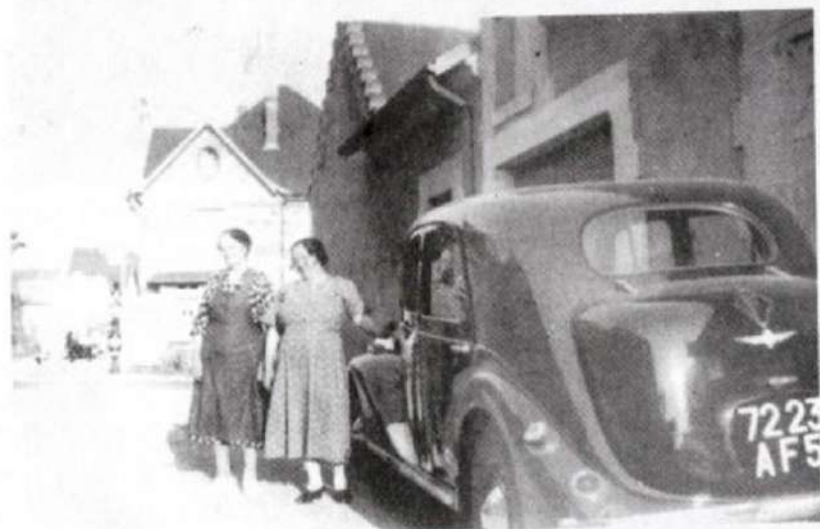
De retour dans notre village, nous avons eu la désagréable surprise de voir que les trois maisons qui font l'angle de la route des Rois et l'avenue Gaëtan Charpentier étaient complètement incendiées ainsi qu'une autre au 24 route des Rois. Au 16 de cette même route, la façade de la maison avait disparu, on voyait les meubles de l'extérieur.



Les deux premières maisons à gauche en arrivant dans le village en venant de Chavignon étaient brûlées.



Egalement brûlées deux autres dans l'avenue des Montoirs (avenue Gaëtan Charpentier de nos jours)



*La même rue prise en photo avant la guerre.
On voit sur la droite les deux maisons qui seront détruites par l'incendie peu de temps après.
Au 2ème plan, l'Hôtel de France avec ses deux pompes à essence.
Au fond, on voit la grange qui se trouvait là où est le terrain de boules actuel.*



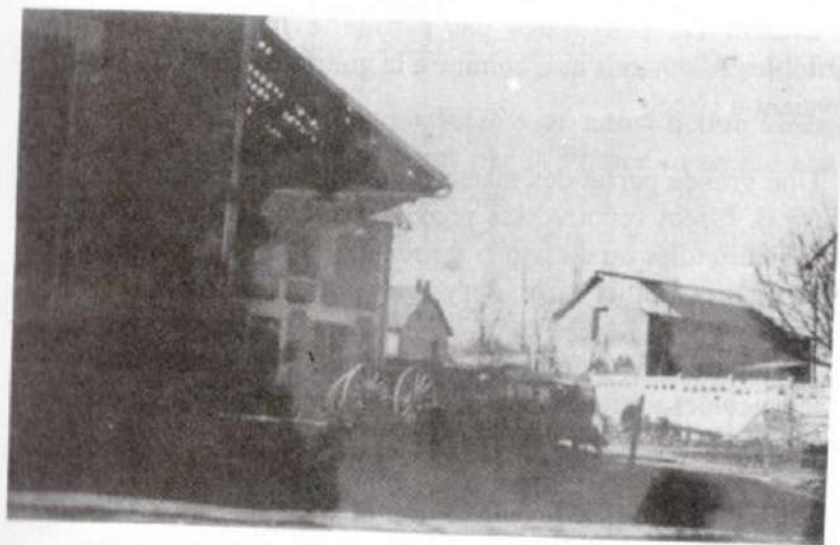
*Trois jeunes d'Urcel (MM Emile Visigny, Raymond Dautreppe, André Doré)
devant le n° 16 de la route des Rois. Cette maison n'avait plus de façade.*



*Dans la rue des Montoirs, on y vit dans des maisons qui ont souffert des bombardements
français de mai 1940. Les habitants du village sinistré étaient contents de trouver un
semblant de toit même dans des maisons en ruine.
Tel était le cas de Melle Christiane MIJOT ci-dessus sur la photo.*



Un obus est tombé sur une grange de la place du four banal.



Après les bombardements de l'armée française, il ne restait plus beaucoup de tuiles sur le toit de la forge. On voit ici l'état du auvent qui lui, était couvert en ardoise. Un des obus a traversé la dalle du plafond pour venir casser une grosse perceuse dans l'atelier. A l'arrière plan de la photo on voit la maison qui était sise à l'emplacement du relais des Télécom de nos jours. Cette maison sera rasée car la partie non visible sur cette photo avait littéralement explosé.

En tout, 22 maisons avaient été gravement endommagées et certaines ne seront jamais reconstruites et celles qui le seront n'auront plus le même style qu'auparavant.

L'église avait été touchée également. Même si les pierres furent remplacées aux endroits les plus abîmés de notre bel édifice, certaines traces d'éclats d'obus resteront à tout jamais notamment sur le côté droit, signant un drame parmi les millions d'autres que cette guerre laissa en héritage au monde. Tous ces dégâts avaient été provoqués par l'artillerie française pour bombarder les Allemands qui, comme à la guerre de 1914-1918, se trouvaient à Urcel.

Une grande partie des maisons du village n'avaient plus de toiture et furent recouvertes provisoirement (pour 4 ans) avec des vieilles tôles ou du papier goudronné ; les vitres furent remplacées par du papier huilé, il n'y avait plus d'électricité.

A l'intérieur de ces maisons, il régnait un désordre sans pareil ; les meubles avaient disparu, d'autres les remplaçaient ou avaient été cassés pour faire du feu.

Pour les ustensiles de cuisine, c'était la même chose. Des matelas de toutes provenances avaient été entreposés par les soldats dans une ferme. Même le drapeau des anciens combattants de la guerre 1914-1918 avait disparu de la mairie.

Il a fallu un certain temps pour que chacun retrouve une petite partie de ses biens.

Cette récupération a fait l'objet de plusieurs querelles entre les villageois.

Les stocks de nourriture que tout le monde avait fait avant de partir en évacuation et que chacun avait laissés sur place faute de ne pouvoir les emporter, avaient disparu. Il ne restait plus rien non plus chez les commerçants, plus d'outil chez les artisans ni dans les fermes.

Des évacués, une armée française en débâcle et les conquérants allemands étaient passés par ici.

Il restait des traces des combats.

Un des avions CURTISS de construction américaine, acheté quelque temps avant par la France avait été abattu et s'était posé en catastrophe sur le plateau de Monampeuil, l'arrière du fuselage avait brûlé. L'aviateur français ne semblait pas avoir été blessé.



Le Curtiss abattu sur le plateau de Monampeuil.



*Ce jeune qui salue sur le Curtiss...
Est-ce par jeu ou a-t-il entendu ou deviné l'appel du Général de Gaulle ?
Alors que presque tous les Français sont complètement démoralisés à l'automne 1940,
lui penserait-il déjà à une possible revanche ?*

Un char léger français de marque SOMUA s'était embourbé et était abandonné dans le parc face au château rue des Bertins.



*Des jeunes du village de gauche à droite :
Gaston Tourneur, Gilbert Mori, Raymond Dautrepe, André Doré, André Torrelli,
Émile Visigny et un réfugié belge Emile Tourneur.
Ils sont montés sur le char Somua français
qui se trouvait dans le parc face au château de Maxime de Sars.*

A l'entrée d'Urcel sur la RN 2 venant de Laon juste avant la première maison de droite, un autre char français Renault BI-BIS de 33 tonnes, portant le nom "Lieutenant de GISSAC" possédant un moteur de 350 chevaux et un super blindage, se trouvait immobilisé sur le milieu de la route par

manque d'essence dont il avait été très gourmand. Il fut détruit volontairement au canon de 47 par un autre char du même régiment, le DU GUESCLIN, afin d'éviter qu'il tombe aux mains des Allemands. Sous la violence du coup, la tourelle de plusieurs tonnes du "GISSAC" fut arrachée, tomba près de l'engin mutilé et l'ensemble obstrua la route, ce qui ralentit l'avance ennemie.

Le 21 juin 1940, dans l'après-midi, Adolph Hitler, de retour de Rethondes où il avait assisté à la signature de l'armistice, fut photographié en train d'inspecter ce char.



*Hitler à Urcel, le 22 juin 1940, en compagnie de ses généraux.
Les arbres au second plan se trouvaient là où est le lotissement des Champs de la Croix.*

Plus tard, les allemands durent tirer le blindé sur le bord de la route pour dégager celle-ci et au cours de cette opération, les chenilles furent démontées ou arrachées pour faciliter son déplacement.



*Une photo prise à l'hiver 1940/1941 :
Des jeunes d'Urcel sur le char "le lieutenant de Gissac" sans chenille ni tourelle.
De gauche à droite :
Gilbert Mori, André Demotier et Raymond Dautreppe.*

Des armes françaises, des munitions et des tenues militaires en très grande quantité se trouvaient dans les bois d'Urcel. Des tranchées et des abris avaient été creusés dans le sol et on y retrouvait de tout : ustensiles de cuisine, matelas qui servaient aussi bien à se protéger des balles, qu'à dormir. Les enfants du village jouaient à la petite guerre avec de vraies armes.

Tous les bois du village furent nettoyés de tout le matériel militaire par des prisonniers français qui avaient été capturés dans la région et avant leur transfert en Allemagne.

Mais malheureusement, de ces combats il ne restait pas que des traces matérielles. Des soldats français avaient payé de leur vie. Un casque posé sur un monticule de terre indiquait qu'un soldat était enterré à cet endroit, là où il avait été tué. Il y en avait devant la scierie actuelle, dans les jardins de la rue de derrière la ville, près de l'ancien lavoir, à côté du croisement de la route de Pargny, et principalement le long de la route qui longe le canal entre la RN2 et le croisement des routes de la Cressonnière. Tous ces soldats avaient été tués juste avant le début de la bataille de l'Ailette. Quelques tombes portaient des croix. Les corps furent identifiés grâce au bracelet que portait chaque soldat et enterrés de nouveau dans le cimetière d'Urcel ; par la suite, ils furent exhumés et rapatriés dans les cimetières familiaux ou une nouvelle fois transportés dans des cimetières militaires que l'on retrouve malheureusement trop souvent dans notre région.

Lors de l'inhumation de 8 soldats français dans le cimetière d'Urcel, 8 soldats qui étaient tombés sur le sol de notre commune, la foule, après avoir chanté "ceux qui pieusement sont morts pour la patrie", a entonné la Marseillaise dans un murmure, bien que notre hymne national soit interdit.

URCEL

Hommage aux morts de la guerre

Toute la population du village s'était réunie le lundi 18 août, à 10 heures du matin, dans l'Eglise d'Urcel, pour honorer la mémoire de huit soldats français tombés au début de juin 1940 et inhumés dans le cimetière communal.

M. le Comte Maxime de Sars, maire d'Urcel, entouré des conseillers municipaux convoqués à cet effet, les Anciens Combattants, les Sociétés locales, les habitants, sous les voûtes du Temple saint, huit fois séculaire, tenaient à rendre un hommage collectif à ces braves.

Pendant la cérémonie, présidée par M. le Doyen d'Ankyle-Château, la messe fut chantée par M. le Curé de Chavilgaon. A l'offertoire, un jeune artiste de 15 ans, accompagné de l'harmonium, sut moduler, avec son violon, des religieuses mélodies, qui, par leur douceur et une saine interprétation ravirent les auditeurs.

Au cimetière, après la bénédiction des tombes devenues, chacune, un gracieux parterre de fleurs, la chorale paroissiale exécuta de toute son âme, le chant de circonstance « Ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie ».

M. le Maire d'Urcel clôtura cette imposante réunion par quelques mots jaillis du cœur.

Heures douloureuses de l'évacuation, conduite valeureuse des morts de la guerre 1914 et de ces huit militaires français ; souvenir ému de cet enfant du pays, Bernard Lacroix, tombé sur les champs de bataille de 1940, courage et confiance dans les destinées de la Patrie ; il évoqua ces nobles idées en des accents bien émouvants qui firent une profonde impression.

Et sous l'empire du recueillement, l'assistance s'écoula silencieuse et gardera longtemps le souvenir de cette touchante manifestation de reconnaissance et de foi.

Extrait du journal "L'argus du laonnais" du 29 août 1941.

Des soldats allemands étaient également tombés sous le feu des Français. Ils furent dirigés vers des cimetières allemands. Pour les civils qui avaient été tués, leur identification était plus difficile. Une dame est venue très longtemps fleurir une tombe dans notre village sans que l'on sache qui elle était. Un bébé fut enterré également sans identité.

Urcel eut sa part de deuil ; pendant les combats de mai 1940, deux enfants du village furent tués :

Bernard LACROIX fils du maçon du village était marié et avait une petite fille de quelques mois avant d'être mobilisé. Dans son régiment, il faisait les fonctions de brancardier. L'ambulance dans laquelle il se trouvait avait été mitraillée par les avions allemands malgré la grande croix rouge qui était peinte sur le toit du véhicule. Le 20 mai 1940, il se trouvait à "Raisme" dans le Nord quand une nouvelle fois les avions ennemis mitraillent et bombardent le convoi. Il a le temps de sauter dans le fossé où se trouvaient d'autres soldats. Une bombe tomba au milieu du groupe. Il fut meurtri de toutes parts et mourut sur le coup. Son épouse n'apprit la terrible nouvelle que le 14 juillet.

Léon ROISIN mourut en mai 1940. Il est enterré dans le cimetière d'Urcel. Son nom est gravé également sur le monument aux morts. Peu connu dans le village, on dit qu'il se serait marié avant la guerre, avec une fille habitant dans la rue des Bertins à Urcel. Il était donc d'Urcel par cette alliance.

Pour revenir aux querelles qui avaient eu lieu lors des récupérations des biens de chacun, on m'a cité une habitante du village qui, en visite chez une autre personne, reconnut son carillon en entendant sa sonnerie venant d'une pièce voisine. Elle le récupéra, au grand désespoir de ses amis qui l'avaient trouvé suspendu chez eux au retour de l'exode.

La fille d'un cultivateur décédé dans la Sarthe lors de l'évacuation, nous a raconté qu'elle était allée un jour voir des

amis à Chavignon, eux aussi cultivateurs. Durant la visite de la ferme, elle reconnut "Fleurette", une vache qui appartenait à sa famille. S'en disant propriétaire, l'ami ne voulut pas la rendre; Une plainte fut déposée et un expert désigné par le juge dut trancher la question. Il proposa d'amener la vache devant la porte de la ferme à Urcel, ce qui fut fait. La bête, sans hésitation, entra dans la cour, alla à l'abreuvoir comme quelques mois avant, et regagna enfin sa place dans l'étable. L'affaire fut ainsi classée !.

Bien des animaux erraient dans la nature. Parmi les milliers de chevaux qui étaient passés sur cette RN2, l'un d'entre eux se trouvait abandonné dans notre village. Il devint propriété commune et chacun s'en servit à souhait, qui pour charrier les décombres de sa maison en partie détruite, qui pour transbahuter meubles ou autres biens. Il fut cajolé par ces maîtres d'occasion auxquels il rendit de sérieux services en cette période difficile, le cheval étant le seul moyen de locomotion. Des peu nombreuses automobiles d'avant guerre, il ne restait qu'un très petit nombre, souvent paralysées par manque de carburant.

Un remord tardif

Le petit-fils du boulanger de Chaillevois, fils du boulanger de Chivy, n'ayant pas voulu apprendre le métier familial, suivit ses études et fut mobilisé en 1938.

Il fut nommé attaché d'ambassade après la guerre, représentant la France dans de nombreux pays du monde. Le hasard voulu qu'un jour de l'année 1964, à l'ambassade de Vienne en Autriche où il avait été nommé, un homme se présenta, un drapeau à la main, expliquant aux membres du cabinet ministériel, que son père enrôlé dans l'armée allemande pendant la guerre lui demanda peu de temps avant de mourir de restituer à son propriétaire, le drapeau français qu'il avait volé dans un petit village de France. Quelle surprise et quelle joie pour le fils du boulanger de lire sur le drapeau "Anciens Combattants - Urcel" ; il n'y a qu'un seul village "Urcel" en France et il n'y avait que lui dans l'ambassade qui connaissait ce petit village. Il pouvait le connaître puisqu'il y venait danser avant la guerre. Il fut chargé à juste titre, d'organiser le protocole réparant la faute qu'avait commise cet autrichien repenti 24 ans plus tard.

Le maire, Monsieur BRUGNON, présida la cérémonie à laquelle participa le conseil municipal et surtout les anciens combattants, une grande partie de la population ainsi que la fanfare d'Urcel.

Le drapeau ne retrouva pas sa place initiale car la mairie avait changé de place et se trouvait alors, à l'étage nouvellement construit au dessus de la salle des fêtes.



On aperçoit sur le drapeau une tache noire entre le "N" et le "T" de combattant ; il s'agit en fait d'un trou provoqué par une brûlure.

En bas des escaliers de la nouvelle salle des fêtes, on reconnaît des anciens de 1914-18 : Au premier rang, de gauche à droite MM. Louis Fontaine, Georges Broyon, Alfred Torrelli, Robert Tingry, Emile Delvat portant le drapeau avec M. Bollet, Jacques Bruneau (attaché d'ambassade), Jacques Brugnon (maire d'Urcel), ainsi que Marcel Lambert cachant Louis Picard et Arthur Plonquet.

Sur les escaliers, la clique des sapeurs pompiers d'Urcel commandée par Jean-Claude Charpentier. Au dernier rang, figurent les sapeurs pompiers en uniforme qui étaient sous les ordres de Paul Lefèvre (ici en képi).

Les Allemands s'installèrent dans le village. Le château du Credo, appelé à l'époque Château Journal, et le Château de Mailly furent occupés. Les chefs allemands couchaient chez les habitants qui possédaient les plus belles maisons et des soldats occupaient les salles des cafés. Toutes les maisons vides furent réquisitionnées par la Gestapo (police de sûreté allemande).

En 1940, il y avait 392 habitants à Urcel. Une centaine de personnes ne sont pas rentrées de l'exode pour différents motifs. Certaines sont restées là où elles avaient échoué, d'autres ne voulant pas habiter dans cette soit disant nouvelle Allemagne, d'autres encore, leurs maisons ayant été brûlées, démolies ou réquisitionnées.

Le couvre-feu fut instauré et dura jusqu'à la fin de la guerre.

Au numéro 32 de la route des Rois fut installé provisoirement le siège de la "Gestapo" (police secrète d'Etat allemande). Sur la façade de l'immeuble flottait un très grand drapeau à croix gammée. Les passants, généralement coiffés à cette époque de chapeaux, bérets ou casquettes, devaient se découvrir devant cet emblème nazi. Les gens du pays évitaient ce trottoir plutôt que d'avoir à se soumettre à cette règle édictée par l'envahisseur. Ils faisaient de même pour ne pas avoir à croiser un militaire allemand. Ce visible cache-cache dura tout le temps de l'occupation. Le village était muselé, mais rébarbatif !

Un soir de 1941, quatre SS ont fait irruption dans la cuisine de la ferme, route des Rois, prétextant que des filets de lumière passaient au travers du camouflage. Ils entrèrent, mirent

leurs revolvers sur la table et se firent servir des repas. La fermière eut peur pour elle, mais surtout pour ses deux filles. Bien souvent de l'extérieur, la Gestapo tirait au revolver sur les ampoules électriques au travers des volets des fenêtres.

A la noce de la fille du maréchal ferrant, ma soeur, et du fils du maçon, 3 allemands qui avaient bu plus que de raison, voulurent terminer la soirée avec les quelques invités. Il fallut bien des paroles adroites pour les persuader de partir ; la noce était terminée.

Des anecdotes semblables se produisirent pendant les 4 ans d'occupation.

Les restrictions

Faire une noce n'était pas simple à cette époque car depuis l'automne 1940, le système de carte d'alimentation était instauré. De la naissance à la vieillesse, la population française était répartie en 12 catégories, suivant l'âge, le sexe, le travail, etc... La mairie attribuait chaque mois des cartes de tickets détachables à remettre aux commerçants en échange de l'alimentation, du tabac, etc. Des bons spéciaux étaient délivrés pour les articles textiles, ménagers, les chaussures, etc, ainsi que pour la matière première pour les artisans. Bref, tout était contingenté. Les rations alimentaires furent de plus en plus serrées.

ATIÈRES GRASSES

Valable du 1^{er} au 31 Octobre 1942 inclus

J3

Dernières diverses
Fromage

Matières grasses
Huile, Beurre
Grasse végétale
Margarine, Saucisson
Grasse alimentaire
Graisse de bœuf fondu

DENRÉES DIVERSES

OCT 42 DY J3	OCT 42 DX J3	OCT 42 DV J3	OCT 42 DS J3	OCT 42 DR J3	OCT 42 DO J3	OCT 42 DK J3
OCT 42 DZ J3	OCT 42 DW J3		OCT 42 DT J3	OCT 42 DQ J3	OCT 42 DP J3	OCT 42 DN J3

TITRE 557

N° 556

Mairie
CACHET
VILLE

DF
J3

Une carte d'alimentation.

23 COMPON D'ACHAT POUR
UNE PAIRE DE CHAUSSURES

Catégorie **USAGE VILLE** Femme **FEMMES**
Pointures 34 à 43

CAMRET DE LA MAIRIE

N° 31519748 F



Opération obligatoire de la mairie de Camret sans permis de commerce



A remettre par le
Système

Délivré à M.

Date de délivrance

CARTE DE VÊTEMENTS

POINTURE

Enregistrement à la Mairie

N°

N°

Voir au dos

Voir au dos

J. 27031-48

Coupon d'achat pour chaussures.

Fin 1940, un adulte avait droit à 180 grammes de viande par semaine ; la ration passa à 120 grammes en 1943. Celle du fromage qui était de 200 grammes fut réduite à 60 grammes en deux ans. Bien souvent, les commerçants ne pouvaient rien donner en échange des tickets tant le ravitaillement était toujours précaire.

Quant aux prix, si ils étaient assez raisonnables dans le marché autorisé par le "Ministère du Ravitaillement Général", "le sans ticket" du marché noir se payait deux fois le prix normal, puis trois fois, pour, à l'apogée de son développement, ne plus avoir de limite. Les faux tickets firent leur apparition, ouvrant un marché clandestin à des prix eux aussi exorbitants.

Inutile de dire que ces méthodes étaient punies sévèrement par la justice française.

La qualité de tous ces produits se dégrada à la même vitesse qu'ils devinrent rares. Il fallait faire la queue très longtemps devant les commerces et même bien avant l'ouverture des magasins car si les premiers étaient presque servis, c'était moins certain pour les derniers.

Les jardins étaient source d'une grande partie de la nourriture, ainsi que les basses-cours mais de nombreux vols y avaient lieu ce qui n'arrangeait pas les choses. En 1943, sur l'ensemble des basses-cours du village on recensa 304 poules, ce qui représentait 2 094 oeufs que la mairie devait collecter pour les Allemands.

Chaque ménage dut faire preuve d'imagination pour pallier aux restrictions, s'entraider par des échanges et communiquer les "petites combines" aux amis.

Le pain noir que nous achetions avec 125 grammes de ticket par jour pour un J3 (13 à 21 ans), n'était pas suffisant car le pain était l'aliment principal à cette époque. Pour améliorer l'ordinaire, nous allions chercher du blé dans les villages voisins car les 3 petits cultivateurs d'Urcel en produisaient très peu. Nous allions principalement à Monampeuil, la nuit par les chemins détournés, avec une ou plusieurs brouettes. Une personne devançait la petite caravane pour voir s'il n'y avait pas d'Allemand dans les parages.



*Pendant la guerre, des personnes du village :
de gauche à droite : Mme Gabrielle Jeanny, Mme Drozbeck (réfugiée belge),
M. Robert Viautour, Melle Marie-Louise Lacomblez,
devant le vieux moteur à pétrole qui entraînait la batteuse se trouvant sous le auvent de la
grange qui a fait place au terrain de boules actuel.
Derrière ces personnes, un homme assez âgé M. Hypolite Doré,
portant un sac de 100 kg de blé sur son épaule.*

Une nuit de transport, une roue de brouette se mit à "chanter". Les porteurs qui n'envisageaient pas de passer à leur arrivée sur les chemins détournant le village dans ces conditions aussi bruyantes décidèrent d'uriner à tour de rôle sur l'axe de la roue et cette combine marcha... On en reparlera encore longtemps après.

Nous devons moulinier ce blé dans des moulins à café que nous maintenions entre nos jambes pour tourner très longtemps la manivelle afin d'avoir assez de farine pour faire un pain.

Cette farine, nous l'obtenions en tamisant le blé écrasé dans des tamis fabriqués avec un cadre en planche et un vieux rideau comme toile. Par la suite, on a acheté un moulin en fonte qui tournait au départ avec une manivelle et plus tard avec un moteur électrique. Nous écrasions évidemment ce blé pour beaucoup de monde et ceci en cachette, bien entendu. Ensuite, à l'aide d'un tamis rotatif de notre fabrication, muni d'une toile métallique, nous tamisons le blé écrasé pour obtenir une belle farine blanche. Nous faisons également des pâtes alimentaires.

Pour remplacer le sucre, nous obtenions une espèce de confiture (de la mélasse) après avoir râpé et chauffé des betteraves que nous plantions dans les jardins.

Le café qui avait disparu du marché, nous l'avions remplacé par de l'orge grillée.

Le sel que l'on touchait ressemblait davantage au sable. Nous le faisons chauffer légèrement dans de l'eau pour récupérer une mince pellicule sur le dessus qui était le sel

blanc ; le sable restait au fond du récipient.

Nous plantions aussi du tabac dans nos jardins. Nous en hachions les feuilles séchées à l'aide d'un couteau. Plus tard, ce travail s'est fait avec des machines de notre fabrication. Les hommes fumaient de tout : de l'armoise, des feuilles de noyer, des feuilles de cassis...

On fabriquait du beurre avec la crème du lait que l'on avait en fraude.

On cultivait de l'oeillette et clandestinement, en échange de cette fourniture, on nous donnait de l'huile.

Que de travail pour les ménagères !

Malgré toutes ces débrouillardises, la nourriture restait insuffisante et malsaine. Des maladies de peau se déclarèrent : la furonculose, dont les gros clous qui pouvaient aller jusqu'à la grosseur d'une demi noix, sortaient du crâne, du visage, du cou, parfois même d'autres parties du corps. Un grand nombre en était atteint et le meilleur remède était le bistouri.

La gale, que nous appelions la "gale du pain" était très répandue même chez les gens propres. Cette maladie se portait sur les mains et les articulations du corps. C'était une multitude de petites cloques remplies de liquide. Nous la soignons en frottant énergiquement ces cloques avec une brosse dure pour mettre la peau à vif et nous appliquons de la pommade à base de soufre que le pharmacien préparait. Ce traitement était douloureux mais apaisait les insupportables démangeaisons.

Les chaussures qu'on avait au compte-gouttes avec des tickets, furent remplacées par des sabots. Des gens inventèrent des semelles de toutes sortes, comme celles en bois articulées pour les chaussures, mais cela ne durait pas longtemps. Nous utilisions également des morceaux de pneus de voiture. Tout le monde faisait travailler son imagination.

Les vélos portaient une plaque d'immatriculation à l'arrière et on payait un droit sur chacun d'eux, mais ils restaient le moyen de locomotion le plus utilisé. Il n'était pas rare de voir passer dans le village des Parisiens à vélo et parfois avec deux vélos tirant une petite remorque chargée d'un sac de pommes de terre et quelques ravitaillements.

Ils faisaient plusieurs centaines de kilomètres pour venir chercher de la nourriture à la campagne au marché noir, et risquaient de se faire confisquer leurs marchandises par les gendarmes français, sur le chemin du retour.

Les pneus des vélos, que l'on achetait avec des bons comme tout le reste, étaient de mauvaise qualité. Parfois, il fallait mettre deux pneus l'un sur l'autre. Certains confectionnèrent des bandages en guise de pneu, à l'aide de tuyaux de caoutchouc, avec des bouchons de bouteilles à l'intérieur. Mais cela n'eut pas de succès.

Les verres des phares de bicyclettes devaient être peints en noir, la lumière ne passait que par une légère bande horizontale, d'un centimètre de hauteur. Ce camouflage était également valable pour les autos qui avaient le droit à une bande non peinte d'un centimètre sur 6 à 8 centimètres de longueur.

En ce qui concerne les autos et les camions français, l'essence, même avec des tickets, devenait très rare. Pour la remplacer, des ingénieurs inventèrent le gazogène, système fonctionnant au charbon de bois et adaptable sur tous les véhicules, puis, quelque temps après, ce principe fonctionna directement au bois. L'inconvénient était qu'il fallait allumer le feu de ces appareils un bon moment avant de partir. Il fallait également stocker le combustible solide dans le véhicule. Beaucoup d'investissements et d'inconvénients pour un rendement plus que moyen.



Une automobile fonctionnant au gazogène.

L'électricité fut également restreinte, les bougies et les lampes à carbure et à pétrole refirent leur apparition ; certaines usines ouvraient une semaine sur deux par manque de courant électrique.

Des campagnes de récupération de métaux eurent lieu. Les Allemands ramassèrent tous les objets en cuivre, en bronze, en étain et en zinc, tous les métaux précieux pour faire la guerre.

Ces objets provenaient bien souvent des grands-parents comme les statuettes, les horloges, les récipients, les chandeliers, les douilles d'obus martelées dans les tranchées par les poilus de 1914-1918. Que de larmes encore une fois pour se débarrasser de ces biens ayant souvent une grande valeur sentimentale ! Même les dessus des comptoirs en zinc des cafés furent démontés et emmenés. Plus rien ne nous appartenait et bientôt ce furent les os, les vieux vêtements qu'ils récupérèrent ; mais cette fois en échange, des tickets de savon et de textile nous furent donnés.

Les informations que donnaient la radio et les journaux français sous contrôle allemand étaient censurées et déformées. Toutes les personnes qui possédaient un poste de T.S.F, écoutaient clandestinement radio Londres. A partir de l'été 1941, il nous tomba du ciel assez régulièrement un journal anglais écrit en français, qui s'intitulait "le courrier de l'air" qui nous donnait toutes sortes d'informations concernant la guerre.

Fin 1940, des travaux furent entrepris par les Allemands dans la propriété du château de Mailly. Un énorme et mystérieux "blockhaus" fut coulé. Ce colossal cube de béton abrita la plus sophistiquée des technologies de communication

téléphonique, dont le centre nerveux était l'univers bétonné de Margival. Ce monstre de béton, avec des murs d'une épaisseur de 7 mètres, pouvait résister aux plus fortes bombes de l'époque et aux attaques chimiques. Il était complètement autonome avec ses groupes électrogènes, aérateurs, transformateurs. La guerre des mondes pouvait avoir lieu à l'extérieur, à l'intérieur, on continuait à transmettre les ordres du dictateur fou.

Du château de Mailly, le maréchal GOERING voulait faire une de ses résidences secondaires. Lors de son passage en voiture dans Urcel, personne ne dut sortir des maisons qui gardèrent leurs volets clos pour la circonstance.

D'autres "blockhaus" furent construits également dans un périmètre proche de Mailly, ainsi que des nids de mitrailleuses et tout ceci était relié au "blockhaus". Des arbres provenant des forêts voisines furent déterrés, des coffrages étaient placés sous et sur les côtés des racines. Une grue levait les arbres avec une grosse motte de terre aux pieds et ils étaient transportés et replantés sur tous les récents travaux. Les Allemands avaient l'art du camouflage.

Pour la construction et l'aménagement de ce site, l'organisation TODT employa plus de mille ouvriers dont beaucoup étaient hébergés à Urcel. Des baraquements préfabriqués furent construits près du Château Journal. Les maisons inoccupées du village que les Allemands trouvaient trop insalubres pour eux, furent occupées par les ouvriers français du Service du Travail Obligatoire (S.T.O). Mais même avec tout cela et malgré les baraquements, il manquait des logements pour les 600 à 700 ouvriers à loger dans le village. D'autres venaient des villes ou des villages voisins, grossissant

la fourmilière que représentait le chantier de Mailly.

Il manquait donc toujours des chambres pour les ouvriers français et étrangers. Les Allemands réquisitionnèrent une ou deux pièces par maison dans le village. Un exemple : mes parents avaient une maison de cinq pièces qu'ils habitaient avec leurs quatre enfants. Une des trois chambres de l'étage leur fut réquisitionnée pour loger six ouvriers parisiens. Un seul robinet d'eau dans l'immeuble ne facilitait pas la toilette matinale de chacun. Quant à la tinette des seuls W.C. à l'extérieur, elle s'emplissait très rapidement. Devinez qui la vidait ?

Malgré que nous étions à l'étroit, l'ambiance était bonne et nous avions le droit presque tous les soirs à un air d'accordéon que possédait un des ouvriers.

D'autres ouvriers couchaient dans la salle des fêtes que l'on appelait le "foyer". Une cantine servait les repas de tous les ouvriers qui se plaignaient de leur insuffisance et de leur détestable qualité. Ceci explique peut-être les nombreux vols dans les jardins et les basses-cours.

Pour dénombrer les personnes vivant au village, il faut additionner aux Urcellois les S.T.O. et les troupes allemandes cantonnées au château Journal, à celui de Mailly, ainsi que dans la commune. Imaginez un seul instant, un village où la population a plus que triplé avec tous les problèmes de consommation d'eau, de sanitaire, etc...

Un seul petit puits existait à Mailly, il fallut aux Allemands poser une canalisation aérienne depuis Mailly jusqu'à nos sources au flanc du plateau de Monampeuil.

Pendant le coulage du blockhaus, des camions citerne allaient chercher l'eau du canal. Par la suite, ils creusèrent un puits très profond près du château.

Tous les câbles électriques et téléphoniques étaient enterrés, ce qui représentait des dizaines de kilomètres de tranchées dans un petit rayon autour de Mailly.

Quelques dates

Le 22 juin 1941, l'Allemagne envahit une partie de la Russie malgré l'acte de non-agression qu'elle avait signé avec elle.

Le 7 décembre de cette même année, les Japonais, alliés des Allemands, coulèrent presque toute la flotte américaine du Pacifique à PEARL HARBOUR et les Américains entrèrent en guerre contre l'Allemagne et le Japon à la satisfaction de l'Angleterre qui se sentait bien seule auparavant.

En 1942, les S.T.O que l'on appelait également les requis, ont quitté Urcel mais les soldats allemands restèrent, et si ils avaient été un peu débordés par le nombre de personnes vivant dans les villages, ils se rattrapèrent ensuite.

Les affaires marchent de moins en moins bien pour eux, sur le front de Russie, la guerre en Afrique, les menaces d'un débarquement, l'espionnage et la résistance en France, rien de tout cela n'arrange la cohabitation.

Jusqu'en mars 1943, le franchissement des ponts provisoires sur le canal de l'Oise à l'Aisne était possible pour les habitants d'Urcel présentant une carte d'identité. Il y eut ensuite beaucoup d'anicroches avec les sentinelles allemandes. Il arrivait, qu'autorisé à passer pour se rendre à Chavignon ou à Pargny, l'Urcellois était refoulé au retour, parce que la garde avait été relevée et que l'humeur de ces seconds n'était pas celle des premiers. Plusieurs fois le maire d'Urcel dut intervenir.

Histoires d'enfants

Un jeune qui allait à bicyclette chercher régulièrement du lait dans une ferme de Chavignon fut un jour fouillé au passage du pont. Les Allemands découvrirent dans ses poches des "Windows", petites bandes de papier argenté d'un côté et noir de l'autre, de deux centimètres de large sur trente de long. Elles étaient larguées la nuit par les avions alliés en bottes de 2 000. Virevoltant en tombant du ciel, elles brouillaient les ondes et neutralisaient les radars.

Ce jeune garçon avait enfreint la règle allemande qui interdisait le ramassage des tracts et des objets jetés par l'aviation de leurs ennemis. Cet adolescent n'avait, en l'occurrence, que satisfait sa curiosité. Son vélo se retrouva dans le canal et lui en prison. Il ne fut relâché que sur une nouvelle intervention du maire qui répondit sur l'honneur de la bonne foi de son administré.

Une autre fois, les gendarmes français accompagnés de la Gestapo firent irruption dans l'école. Un demi-douzaine d'enfants de 10 à 12 ans, dont je faisais partie, avaient volé une quinzaine de panneaux stockés à proximité du château Journal, là où devait se monter des baraquements pour héberger les requis. Ces panneaux d'un mètre carré avaient été pris afin de dresser une cabane sur la fourche haute d'un gros hêtre centenaire, toujours debout de nos jours, situé au sommet de "La Saignette", petite colline sur le chemin de Laval. Cet arbre supportait les restes d'un observatoire construit par les Allemands en mai 1940. De ce perchoir, ils avaient pu surveiller la route de Chavignon et le pont et peut-être renseigner leur commandement lors de la bataille de l'Ailette.

Comme le plancher existait encore, quoi de mieux pour construire une cabane que ces éléments préfabriqués qui s'encastrent les uns dans les autres et, pour à notre tour, occuper par jeu, comme des soldats, cette ingénieuse tour de guet.

Les policiers n'eurent aucun mal à retrouver les bâtisseurs de cette cabane en construction avec vue imprenable sur Urcel et ses alentours, ce qui n'était pas du tout au goût des Allemands, vous vous en doutez. Nous en avons été quittes pour une bonne peur pendant l'interrogatoire, puis nous avons été rassurés quand les Allemands ont ri, ne pouvant se retenir tant la scène devait être drôle.

Pour les prisonniers

URCEL

POUR LES PRISONNIERS. — Dimanche prochain, sous la présidence de M. le comte de Sars, maire, matinée récréative par la jeunesse d'Urcel. Au programme, chansonnettes, romances, comédies, une tombola, enchères américaines.

Extrait du journal "L'argus du Laonnois" du 3 juillet 1942.

Une association à Urcel fut créée "l'oeuvre du secours aux prisonniers", et par la suite aux S.T.O du village envoyés en Allemagne, dès 1942. Des quêtes et des collectes de tickets de nourriture furent entreprises afin de confectionner des colis de nourriture et de vêtements chauds. Bientôt, des pièces de théâtre furent jouées et les recettes utilisées dans le même but. Une troupe d'amateurs de tous âges se livrait sérieusement aux répétitions dans "Le Foyer". Deux séances par an enthousiasmaient le public d'Urcel et des environs, car les distractions étaient rares, bien qu'il y avait des bals clandestins dans une grange ou dans un vieux bâtiment, au son d'un harmonica et pour tout éclairage, quelques bougies.

Au programme : des chansons, des sketches et des pièces de un ou plusieurs actes, tous les acteurs donnaient le maximum d'eux-mêmes. Ils arrivaient fort bien à faire rire ou pleurer les spectateurs tant leur talent était grand. Le produit de ces séances théâtrales servit également à la confection de colis pour les prisonniers et à l'ouverture d'un livret de caisse d'épargne, qu'ils touchèrent à leur retour au foyer familial, pour certains 5 ans après leur mobilisation.

PROGRAMME

PREMIERE PARTIE

Orchestre
Si j'avais deviné la chansonnette André DEMOTIER
Chansonnette Mireille HUGON

La Mégère apprivoisée

En 3 actes

François FERRI Mireille HUGON André DEMOTIER
André TORELLI

Si j'ai l'Amour, chansonnette P. MARKIEWICZ
Séminole aux Nuages Roger DAUTREPPE

Les deux godasses

En 1 acte

Charles VISIGNY Maurice VILLET Christian ROUSSEAU

Georges NATTIER, dans son répertoire
Le plus de Théramène André DEMOTIER
Jacques BERRIOT

Le Feu sacré

En 1 acte

Henri DEMARLY André TORELLI Gaston TOURNEUR
Roger DAUTREPPE André DEMOTIER Claude LA TORRE

EXTRACTE

DEUXIEME PARTIE

Orchestre
Dites-moi, M'sieur Démotier André DEMOTIER
P. MARKIEWICZ
On boit l'café, chansonnette André TORELLI

La Saint-Glinglin

En 1 acte

Henri DEMARLY André TORELLI Louis LEROUX
Charles VISIGNY

Chansons d'autrefois GAVINI
C'est le haut à Papa, chansonnette André DEMOTIER

Jacques BERRIOT

ARBRE DE NOËL, pour les Enfants du pays

Maria-Louise LACOMBLEZ

En plus grand, chansonnette André DEMOTIER

L'Auberge rouge

En 3 actes, 2 actes une soirée à l'occasion de Noël

P. MARKIEWICZ Gaston TOURNEUR Roger DAUTREPPE
Louis LEROUX Henri DEMARLY Claude LA TORRE
Charles VISIGNY Christian ROUSSEAU Maurice VILLET
C. MARKIEWICZ René ROCHETTE Maurice DUTRIEUX

Demandez le programme !

Une petite remarque : la liste des pièces jouées lors de ces séances et les chansons devaient être visées auparavant par la "kommandantur". Quelques Allemands assistèrent de temps en temps aux représentations. Les soldats allemands assistaient également aux messes du dimanche matin et même aux enterrements. Nous n'avons jamais su si c'était pour l'office religieux ou pour contrôler ce que pouvait dire le prêtre. Les séances de spectacle continuèrent longtemps après la guerre à Urcel et la troupe joua même dans les villages environnants. L'association changea de nom et devint "l'Association des anciens élèves d'Urcel", les recettes servant au profit de voyages annuels.



*Le rideau va tomber
Présentation des artistes, de gauche à droite :
Livia Mori, Louis Leroux, Paulette Markiewicz, Roger Dautreppe, Pierrette Gardé,
Raymond Dautreppe, André Torelli, Micheline Wuarnesson, Jacqueline Griselain,
Liliane Hordet, Sigésmonde Bonneterre, Paul Dautreppe.*

Gaétan CHARPENTIER, natif du village et ayant passé sa jeunesse à URCEL, habitant en 1942 à PARIS, fut fusillé le 5 Octobre par les Allemands qui l'accusaient (à juste titre) de faire de la résistance. L'ancienne rue des Montoirs porte aujourd'hui son nom.

Enfant d'Urcel

Gaëtan Charpentier

fut le père du premier journal clandestin de la résistance

Il y a quelques mois, la population du village d'Urcel accueillit avec enthousiasme Gaëtan Charpentier, ramené par les Allemands à Paris, le 5 octobre 1942, et qui venait d'un dernier et suprême baptême.

Gaëtan Charpentier — dont le frère fut facteur à Urcel pendant la guerre — après avoir fait son apprentissage à Lagny, à l'imprimerie du « Courrier de l'Aisne », était, en 1940, opérateur linotypiste à Paris, au journal « Le Matin ».

Fin novembre 1940, aidé de quelques camarades de l'équipe qui travaillait à la confection de la feuille nazie, il avait entrepris de fonder un journal clandestin, *Le Gaulois*.

Le premier numéro parut en février 1941. D'autres suivirent, que ses copains distribuaient sous le manteau. Et le petit journal, pendant 18 mois, courageusement, se repandit.

Gaëtan Charpentier, par ailleurs, avait, dès le début, rattaché le réseau « Hector », en liaison avec Londres. Ce groupe était en rapports constants avec des circuits, principalement ceux de la gare de Lagny et, par eux, obtenait des renseignements précieux sur les mouvements de troupes, les réquisitions et les importations.

Notre compatriote s'illustra courageusement, par la plume et par l'action, sans aide aucune, jusqu'en août 1942, date de son arrestation. Confronté à la question, il ne dévina rien de l'activité de ses camarades et de la scène.

Condamné à mort par les Allemands, il fut fusillé le 5 octobre 1942. Et la voix du petit *Gaulois* se tut.

Elle revint aujourd'hui sous le titre de *L'Étoile du Nord*, journal de Paris, aux deuxièmes étages, présidé Mme Gaëtan Charpentier, sa veuve.

Et du robuste imprimeur dont la profession fut autrefois, à Paris, de travailler, dans un atelier, parallèlement à l'atelier du linotypiste, à l'imprimerie.

Il arriva — et l'histoire en conserve maints exemples — que des types se révélèrent de talent. Gaëtan Charpentier, à Urcel, fut de ceux-là.



Gaëtan Charpentier, à Urcel, fut de ceux-là.

Des adultes et des jeunes du pays furent réquisitionnés pour creuser des trous le long de la route, pour que les Allemands puissent se protéger des mitraillages des avions alliés. Il durent aussi reboucher les trous de bombes sur les bords du canal et sur les voies ferrées, à Anizy-le-Château et à Pinon. Pour s'y rendre, les Allemands n'ayant pas de camion à mettre à leur disposition, réquisitionnèrent une charrette et un boeuf dans une ferme du village.

Le parcours, aller comme retour, durait environ 2 h 30, et cette douzaine de personnes dont certaines n'avaient que quinze ans n'effectuaient que 8 heures de travail sur place, le plus lentement possible, rebouchant ces trous si profonds qu'ils auraient pu engloutir une maison quasi entière.

A propos du boeuf dont je parle ci-dessus, il fut l'auteur d'un incident à une autre occasion. En voici l'histoire : Une vieille dame habitant une baraque un peu à l'écart de la route de la gare élevait des chèvres et, pour leur reproduction, elle possédait un bouc fort odorant.

Notre ami le boeuf n'aimait ni le bouc, ni son odeur, ni la vieille dame aux vêtements imprégnés en permanence de cette senteur nauséabonde.

Un jour que pour aller aux champs il était attelé avec un cheval à une charrette, cet équipage croisa la dame en question qui allait aux emplettes dans le village. Le boeuf devint furieux, s'emballa, brisa ses chaînes et partit bride abattue vers le canal. Devant cet obstacle infranchissable, il rebroussa chemin, traversa le village toujours à un train d'enfer, poursuivi par un monde affolé incapable de le rattraper.

A l'extrémité du village, un officier allemand, témoin de la scène, descendit de voiture pour tenter de barrer le chemin à cette furie. L'animal contrarié changea alors brutalement de direction et percuta violemment la voiture désertée par l'officier, causant de sérieux dommages à la carrosserie.

Notre bovidé retrouva son calme et rentra, vexé, à l'étable. L'officier remonta, tout aussi vexé, dans sa voiture sans faire d'histoire, au grand soulagement du fermier tout essoufflé qui avait craint de gros ennuis avec les autorités d'occupation.

Conclusion : si le boeuf n'aimait ni le bouc, ni la brave dame, il n'aimait pas davantage les Allemands !

Pour enrayer les sabotages perpétrés par la résistance française, les Allemands exigèrent des maires la désignation des hommes chargés de garder les voies de chemin de fer, les ponts et les écluses chaque nuit. Quel dilemme !

Les maires et leurs administrés contraints à s'opposer à la résistance !

Trois jeunes d'Urcel furent envoyés travailler en Allemagne au titre du S.T.O.. D'autres se cachèrent pour ne pas réceptionner une éventuelle convocation ; mais gare aux représailles ! Le maire, les gendarmes et les facteurs tentaient bien de détourner l'acheminement de ces convocations, mais quels risques encourus !

La Société laitière Maggi et son entreprise de transport pouvaient s'opposer à la réquisition de leur personnel en raison du caractère de leurs activités, liées au ravitaillement général et à celui tout particulier des Allemands eux mêmes.

S. L. M. Correspondance intérieure
DEPARTEMENT RHANASSAGE
20 juillet 1944
M. Maggi
Laiterie de Chailvet
à M. le directeur de l'Affaire
Service d'Urcel
Monsieur
J'ai l'honneur d'attirer votre attention
sur le fait que les ouvriers de la Laiterie
Maggi de Chailvet se trouvent placés en dehors
de toute réquisition de main d'œuvre étant donné
le travail de préparation et de distribution du
lait à l'armée allemande journellement.
C'est un ordre de la Feldkommandantur.
Veuillez agréer monsieur
mes meilleures salutations
Maggi

SOCIÉTÉ LAITIÈRE MAGGI
Dépôt de CHAILVET
(Ain)

**Monsieur,
J'ai l'honneur d'attirer votre attention
sur le fait que les ouvriers de la laiterie
Maggi de Chailvet se trouvent placés en dehors
de toute réquisition de main d'oeuvre étant donné
le travail de préparation et de distribution du
lait à l'armée allemande journellement.
C'est un ordre de la Feldkommandantur.
veuillez agréer monsieur
Nos meilleures salutations**

Quand allaient revenir ces jeunes requis ?
Reviendraient-ils un jour ?

L'Allemagne bombardée à volonté jours et nuits n'était-elle pas un champ de bataille ?

Si on additionne le nombre de requis sur place, celui des S.T.O. et des prisonniers en Allemagne, que de bras cela fait à la disposition du "Grand Reich" !

D'ailleurs, la majorité des Français travaillaient directement ou indirectement pour les Allemands, sans en être tous bien conscients, ce qui tranquillisait l'esprit.

Au début de l'année 1940, il ne restait à Urcel que très peu d'hommes valides. Ceux qui pouvaient servir la France avaient été mobilisés.

Quand les troupes allemandes déferlèrent au-delà de Paris, les nôtres se replièrent dans le sud du pays. La retraite s'acheva en débâcle !

L'armistice signée, certains rentrèrent chez eux sans se faire remarquer, employant des ruses de sioux tout le long de leur fuite ; d'autres furent faits prisonniers, mais s'échappèrent rapidement. Sept de nos concitoyens n'eurent pas cette chance et, envoyés en Allemagne, y restèrent plus de quatre ans. Ce furent l'instituteur, le boucher, le fils du fermier, et quatre ouvriers de diverses professions.

L'instituteur avait été appelé sous les drapeaux dès 1938, parce qu'officier.

Un maître retraité prit sa succession durant quelque temps. Des enseignants auxiliaires, hommes et femmes, se succédèrent ensuite jusqu'en 1945, en période plus ou moins longue. Entre-temps, l'épouse de l'instituteur prisonnier se dévouait à nous faire la classe tant bien que mal.

L'instruction des enfants ne souffrait pas seulement de cette situation, mais aussi d'un absentéisme entretenu par les parents qui utilisaient leurs enfants pour remplacer nécessairement les absents aux foyers familiaux, afin d'assurer les tâches exigées par la pénurie de nourriture.

Les élèves en fin d'études, par amitié et solidarité, écrivaient aux prisonniers et aux requis en Allemagne des lettres pleines de gentillesse et de réconfort, très appréciées par leurs destinataires douloureusement isolés.

La rentrée scolaire en 1943 se fit le 15 octobre au lieu du 1er et l'année scolaire se termina exceptionnellement le 15 juin au lieu du 14 juillet 1944. L'exception, c'était le débarquement en Normandie qui avait eu lieu 10 jours plus tôt !

Maurice DEMOTIER, engagé volontaire, Second-maître de 1ère classe, radio-volant de l'aviation maritime en A.O.F., membre de la 2ème flottille de bombardement, est mort en plein ciel. Les autorités de l'époque parlent de panne survenue à un moteur de l'avion. On saura plus tard que l'appareil ramenait en France un Général resté fidèle à Vichy. L'avion fut abattu peu après le décollage, près de Dakar. Les victimes furent au nombre de sept, dont le général à l'identité non révélée. Le 4 mars 1943, Urcel perdit à nouveau un de ses combattants.

Maurice DEMOTIER repose toujours au cimetière de Saint-Louis au Sénégal. Il était marié et avait deux enfants, restés en métropole auprès de leur mère.

Les bombardements alliés se multiplièrent, ainsi que les

mitrillages, ce qui nous amena, par prudence, à renforcer l'épaisseur du plafond des caves. Dans les cours, des petits abris particuliers furent construits ; de simples trous dans le sol, coiffés de tôles ondulées recouvertes de terre ou de ballots de paille, afin d'abriter, plutôt de rassurer, la famille des lieux. Car si ces abris de fortune pouvaient résister aux obus de la D.C.A. (défense contre avion) qui retombaient sans atteindre leur but pour éclater au sol, ils n'auraient pas résisté aux bombes larguées par les bombardiers en difficulté avant leur atterrissage forcé.

Des avions qui allaient bombarder l'Allemagne passaient plusieurs fois par semaine en 1943 et tous les jours et les nuits de 1944. Des formations de plus de 250 forteresses volantes passaient au-dessus de nos têtes ; c'était un spectacle inoubliable. Mais malgré leur armement, leur blindage et l'escorte de chasseurs qu'ils possédaient, ils subissaient de très nombreuses pertes, jusqu'à dix pour-cent d'après certains documents. Ces forteresses étaient groupées très près les unes des autres par escadrilles.

La DCA faisait des tirs de barrage, juste devant les formations. On voyait les flakes (petits moutons blancs provoqués par l'explosion des obus de DCA ennemis) dans le ciel à plus de 6000 m d'altitude. Les avions ne déviaient pas pour autant de leur direction, ils continuaient imperturbablement leur voyage. Quant aux avions de chasse allemands, ils devaient combattre la chasse alliée qui protégeait les forteresses avant d'arriver à la meute. Le ciel était rayé sur des kilomètres par des traînées blanches qu'occasionnait chaque moteur des "quadrimoteurs B17" forteresses volantes, également des "B24 Libérateur américains", des "quadrimoteurs

Lancaster" et des "Alifax anglais". Mais à chaque passage, nous pensions à tous les prisonniers et aux S.T.O. français travaillant dans les usines qui allaient mourir dans ces bombardements comme des civils allemands.

Un avion américain fût touché par la DCA allemande, les aviateurs, au nombre de 9, durent quitter l'appareil en feu. Un des aviateurs se posa en parachute dans un champ près du chemin des Berreaux, là où deux jeunes filles du village binaient des betteraves. Des Allemands accompagnés d'un membre de la "milice française" (milice du maréchal Pétain), interrogèrent les deux jeunes filles qui ne leurs donnèrent aucune indication. L'aviateur fut retrouvé et emmené dans le café du centre d'Urcel, fut placé derrière une rangée de chaises. Les français présents le regardèrent sans pouvoir l'aider, avant qu'il ne soit emmené, une jeune fille lui fit tout de même un bisou de loin pour lui faire comprendre que nous étions de tout coeur avec lui.

Laon fut bombardée de nombreuses fois de jour par des bombardiers légers américains "Mosquito", mais dans les nuits du 22 au 23 mars, du 10 au 11 avril et du 22 au 23 avril 1944, elle fut pilonnée de nuit par la " R.A.F ", l'aviation anglaise, et chaque fois, des milliers de bombes furent déversées sur la gare, sur les voies ferrées, sur les trains et surtout sur le dépôt des machines, ceci pour paralyser le transport ennemi. Plus de 30 locomotives furent détruites dans le dépôt où elles étaient garées ou en réparation le 23 avril. Le bombardement dura 1h15 et les journaux racontent que les incendies se voyaient à plus de 50 km à la ronde. Les voies ferrées de la gare de triage furent détruites ainsi que le quartier de Vaux et de la gare. Plus de 600 immeubles furent rasés ou atteints.

Le 23 juin des bombes sont tombées sur la ville haute près de la préfecture, sur l'église St Martin et sur l'hôtel dieu qui s'enflamma.

Pour ces 4 bombardements, il y eut plus de 40 morts et de nombreux blessés parmi la population de Laon.

A Urcel, nous étions au balcon de ce grand théâtre tragique, dans le ciel on pouvait voir les faisceaux des projecteurs allemands répartis au sol en divers endroits pour se croiser juste sur la formation des avions alliés. Les avions repérés à l'intersection des faisceaux brillaient comme des glaces. Les pilotes prisonniers de ces étaux impalpables savaient que leur vie ne tenait qu'à un fil. Les obus de la DCA explosaient dans le ciel et les incendies éclairaient l'horizon vers Laon. On pouvait voir surtout les fusées éclairantes blanches qui brillaient tellement, que l'on avait du mal à les fixer tant elles étaient lumineuses ; elles étaient stationnaires, ne descendant pas ou peu, éclairant la ville comme en plein jour.

D'autres fusées, pour éclairer le sol, descendaient lentement, accrochées à des parachutes ressemblant à d'énormes grappes de raisins de couleur rouge. On ressentait le déplacement de l'air des bombes soufflantes jusque chez nous, c'est dire la puissance et les dégâts qu'elles pouvaient provoquer.

S'il y eut beaucoup de victimes civiles, les pertes étaient aussi très élevées chez les aviateurs de la " R.A.F ". Sur la seule nuit du 10 au 11 avril, 14 bombardiers "Alifax" et 4 "Lancaster" furent abattus avec pour chaque appareil un équipage d'environ 8 à 10 hommes. On imagine alors le nombre important de

victimes. Certains, pour les plus chanceux, purent sauter en parachute et se sauver avant l'arrivée des Allemands pour retrouver ensuite l'Angleterre par l'intermédiaire de familles d'accueil françaises et de la résistance, mais beaucoup furent faits prisonniers ou périrent dans leur cercueil métallique.

La chasse de nuit, basée sur les aérodromes de Juvincourt, Athies et Couvron, aidée par de nouveaux radars allemands installés directement sur les avions, se faisait de jour en jour plus efficace, ainsi que la DCA.

Des avions, il y en eut quelques uns qui s'écrasèrent dans les environs dont le "Curtiss, avion français" tombé en mai 1940 dont j'ai déjà parlé. A l'entrée de l'hiver 1942-1943, hiver rigoureux comme tous ceux de la guerre, un bimoteur allemand en difficulté passa au-dessus d'Urcel au ras des toits des maisons. Il neigeait en abondance ce 30 octobre. Nous étions à l'école et ce bruit ne nous était pas commun, surtout par ce temps. En effet, quelques secondes plus tard, l'avion prit peut-être le lac de Monampeuil pour une prairie, tomba, se retourna et explosa au beau milieu de l'eau glacée, emprisonnant les 4 membres de l'équipage qui furent noyés dans ce lac profond de 4 à 5 mètres à cet endroit, seul le train d'atterrissage du Dornier dépassait. Des scaphandriers retirèrent des débris les corps déchiquetés que se disputaient déjà une nuée de corbeaux que l'on voyait l'hiver, à cette époque. Le train d'atterrissage fut démonté et plus rien n'apparut à la surface de l'eau.

20 ans après un ferrailleur racheta l'épave et la sortit du lac à l'aide d'un tracteur forestier équipé d'un treuil, placé sur la berge du bout du lac, près de l'ancienne "maison rouge".

Un autre avion, un chasseur allemand abattu par les alliés s'écrasa sur le ventre dans une pâture longeant la route de la Campignole (entre la RN 2 et le passage à niveau) ; le pilote sortit tant bien que mal de la carlingue de l'appareil, demanda à un habitant d'Urcel qui passait à vélo si Paris était loin.

Au mois de juillet 1944, une attaque des avions alliés eut lieu contre un train citerne transportant de l'essence, garé entre la gare de Chailvet-Urcel et le pont de chemin de fer. Il y avait 8 avions américains (P38 LIGHTNING) à double fuselage qui attaquèrent le train en question, ils passèrent en rase motte juste au-dessus de nous et en alignement à la route des Rois, avant le monument aux morts. Ils mitraillèrent et bombardèrent le train qui explosa et brûla pendant une journée. Les wagons citernes transpercés de toutes parts par les balles de mitrailleuses laissaient échapper des jets d'essence enflammés. La chaleur provoquée par l'incendie était si importante que la grue métallique sur rail stationnée près du train rougit et se vrilla sur elle-même. Les soldats allemands, à l'aide de longs bâtons munis d'un chiffon, tentèrent de boucher les trous sans succès.

Les aviateurs américains nous faisaient signe bonjour lors des passages, et cette ronde dura peut-être vingt minutes ou une demi-heure.

Pendant le temps du mitraillage, mes 2 frères aînés ainsi que le fils de l'épicier sont montés sur le toit de l'atelier qui n'avait plus de tuile depuis 1940. Les liteaux et les chevrons qui restaient leur servaient d'échelle. D'en haut, le spectacle était plus beau pour eux que pour mes parents et moi qui nous morfondions dans la cave, mais les observateurs durent descendre vite fait car les avions passaient de plus en plus bas et les douilles de cartouches des mitrailleuses tombaient partout.

A quelques centaines de mètres du train en flammes, était garé un train de munitions que les aviateurs ne découvrirent pas car il était bien camouflé. Si les alliés étaient venus détruire le train d'essence, ce fut sûrement à la suite de renseignements que la résistance avait communiqués à Londres.

Un cheminot d'Urcel fut désolé de la destruction de ce train car peu de temps avant le mitraillage lors de l'entretien des wagons-citernes ordonné par les Allemands, il avait mis du sable dans les coussinets des roues pour que ce train n'arrive pas à destination en temps voulu.

Nous assistions également aux bombardements du pont du chemin de fer et de l'écluse de Pinon. Les avions américains prenaient le canal en enfilade depuis le pont de Chavignon à basse altitude et l'on voyait très bien les bombes aussitôt décrochées du dessous des ailes des avions suivre les appareils à l'horizontale pour enfin descendre en direction de l'objectif.

Après ces raids de bombardiers légers, en particulier celui de la matinée du 17 juillet 1944 où les forteresses volantes B17 ont déversé 92 tonnes de bombes sur le noeud ferroviaire entre Anizy-le-Château et Pinon ; bien que le canal se vida après la destruction de la digue et l'écluse, que 200 mètres de voies ferrées furent complètement hachées, le pont de chemin de fer enjambant le canal, objectif principal, resta lui tout à fait intact. Moins d'une semaine après, grâce hélas ! au travail forcé des requis de la région, dont ceux d'Urcel déjà cités, les péniches et les trains continuèrent à transporter l'essence, les munitions et les hommes de l'armée allemande.

Cette même matinée du 17 juillet, la gare de triage de

Laon fut également bombardée par les B17 et la liste des victimes civiles s'allongea : deux personnes furent tuées.

Dans ce mois de juillet 1944 des habitants du village eurent la surprise de voir passer dans notre ciel des avions sans hélice, c'était les premiers avions à réaction de l'histoire : les ARADO 234 et MESSERSCHMITT 262 allemands. Ils étaient basés à Juvincourt.

La gare de Chailvet-Urcel fut encore une fois le théâtre d'un bombardement allié. Un train d'autochenilles fut en partie détruit. Un soldat allemand eut la tête transpercée par une balle de mitrailleuse. Tout ceci s'est déroulé au même endroit où fut attaqué le train d'essence. Les 2 cheminots français qui conduisaient la locomotive repartirent à pied à Laon avec leur musette sur l'épaule.

Dans le parc des écoles, il y eut en 1944, 6 chars allemands cachés par les grands arbres pour ne pas être vus des avions. Pendant les récréations nous allions rendre visite aux soldats. Ils nous laissaient monter sur les chars stationnés dans ce parc touffu, mais bientôt ils s'aperçurent que les enfants les volaient. C'était la vérité et le parc nous fut interdit. Voler les Allemands n'était pas voler...

Peu de temps après leur départ, nous avons fait partir dans le ciel une fusée que l'on avait volée et que l'on croyait éclairante, mais c'était une fusée sirène et là encore une fois la Gestapo et les gendarmes sont venus à l'école et nous ont interrogés pour connaître la provenance de la fusée et, bien sûr nous avons dit que nous l'avions trouvée après le départ des chars.

Le débarquement tant attendu eu lieu le 6 Juin 1944 et les Français ont été au courant de la nouvelle dans la journée. Tous les journaux étaient censurés et n'en parlaient pas, mais bien que l'écoute de radio Londres était interdite, les quelques propriétaires de postes de TSF (poste de radio) du village l'annoncèrent bien vite, et de bouche à oreille quelques heures après, tout le monde était au courant de la grande nouvelle.

Les Allemands sentaient la guerre perdue pour eux. Les alliés avançaient lentement mais sûrement. Leur aviation devint maître du ciel et occasionna des peurs et pertes indescriptibles à l'ennemi qui n'avait plus beaucoup d'avions de chasse. Par contre, leur DCA (défense contre avion) restait toujours très active.

Nous nous "amusions" à regarder en l'air quand des convois allemands passaient sur la route. Si notre attitude faisait s'arrêter les soldats pour scruter le ciel, nous avions vite fait de filer.

Notre village fut encore témoin de la tournure de la guerre

Dans la rue principale, route des Rois, qui traverse le village, sur trois files jours et nuits des véhicules de toutes sortes passaient et étaient souvent bloqués sur la chaussée ou sur les trottoirs. Ces mouvements de troupes allemandes étaient de deux sortes : repli massif sur deux files composées de chars, canons, voitures diverses, automitrailleuses moto-chenilles, charrettes tirées par des chevaux, transport disparate, reflétant la débâcle éperdue. Dans l'autre sens, en direction de Soissons, une rangée de troupes plus ou moins fraîches, montant vers le front. C'était la réplique de mai 1940, mais les vainqueurs d'alors étaient devenus les vaincus !

Dans ces cortèges désordonnés, nous devions découvrir un nouveau mode de transport. Se dirigeant vers la ligne de feu, une quantité de soldats, juchés sur des bicyclettes, étaient tractés par des voitures d'une façon ingénieuse et cocasse.

Un câble central fixé à l'arrière du véhicule retenait d'autres câbles plus courts et perpendiculaires, formant une sorte d'arête de poisson, auxquels de jeunes soldats se retenaient d'une main fermée sur une poignée, l'autre main maintenant le guidon.

Une voiture tirait une dizaine de cyclistes, portant paquetage et fusil sur le dos. Ils se relayaient avec ceux qui étaient assis dans la voiture.

Les Allemands palliaient ainsi à la pénurie de véhicules,

ce qui faisait sourire les spectateurs français qui avaient malgré tout de la pitié pour ces jeunes militaires ennemis, presque des enfants.

Cachés, car il ne faisait pas bon "mettre le nez dehors", nous avons assisté à des scènes de panique de la part des soldats allemands. Ils étaient complètement ahuris tant le débarquement des alliés avait été éprouvant pour eux. La hantise des mitraillages répétés des avions les rendait fous.

Que restait-il des "boches" fiers et orgueilleux de mai 1940 ? En dépit d'un vif ressentiment à leur égard, les Français reconnaissaient alors, avec une pointe d'admiration silencieuse, la supériorité de leur matériel de guerre, leur entraînement et leur discipline.

Comme des bêtes apeurées, lors des mitraillages, ils en arrivaient à se cacher avec terreur dans les abris de fortune des villageois, et même de mettre leurs propriétaires dehors pour prendre leur place. L'alerte terminée, ils en ressortaient les derniers, un peu de honte mêlée à leur effroi.

Bientôt, il n'y eut plus de mouvement de troupes allant vers le front, ce fut la débâcle complète.

Le 28 Août, les derniers convois allemands circulant sur la RN2 furent une fois de plus mitraillés par l'aviation américaine. Une très grande quantité de véhicules brûlèrent et ceci juste aux abords du village et même dans le village. Dans l'agglomération même, des camions et des véhicules légers furent détruits. Quelques bombes tombèrent dans la propriété du Château de Maxime de SARS.

Un bûcheron travaillant dans un bois près du village a vu les deux bombes se décrocher de l'avion ; il suivit des yeux leur trajectoire et le point d'impact. Il eut l'impression qu'elles étaient tombées sur l'école...

C'est un miracle qu'il n'y eut aucune victime parmi les Urcellois ! Par contre, côté allemand, il y en eut probablement, mais comme ils emmenaient furtivement leurs morts, nous n'en avons rien su.

Depuis le débarquement, nombreux étaient ceux qui, sur une carte de France, dans un endroit caché, suivaient la direction prise et la progression des troupes libératrices, en fonction du peu d'information qui leur parvenait.

Positionnant punaises et épingles reliées par un fil sensé représenter le front toujours en mouvement, ils se disaient : "Ils sont même sûrement plus loin que ça !" C'est ainsi qu'on apprit que Paris était libre depuis le 25 août. Les troupes alliées arrivaient par le sud (Soissons et le Chemin des Dames) et non par Laon comme nous avions pensé au début du débarquement.

La tournure que prenait la guerre la faisait ressembler beaucoup à celle de 1914-1918.

Monsieur de SARS, maire depuis 1941, son adjoint Monsieur BROYON, ancien militaire de carrière, et le Conseil Municipal décidèrent de consolider et d'aménager un souterrain qui se situe au pied de la colline, peu après l'église.

Ils firent appel pour cela aux bonnes volontés du village

qui ne manquèrent point. Au dire des anciens, ce souterrain datant du Moyen Age, allait autrefois jusqu'à la ferme des Berreaux. Les travaux terminés, il devait servir d'abri pour une partie de la population contre les bombardements qui risquaient d'être toujours plus nombreux et violents qu'à l'autre guerre.

Pour descendre dans ce souterrain qui se trouve à 4 ou 5 mètres sous le niveau du chemin, on emprunte un escalier sous une voûte à ressauts de la même dimension que les marches construites en grès du pays et s'enfonçant dans la colline.

En arrivant dans la salle principale, on a 10 à 12 mètres de terre au-dessus de soi. Quant à la salle elle-même, voutée et taillée dans la roche tendre, elle mesure environ 20 mètres de long et 5 de large. On pouvait voir deux débuts d'autres galeries perpendiculaires sur la gauche.

Ces volontaires travaillèrent les dimanches au déblaiement et surtout à la restauration d'une sortie de secours qui débouchait dans une petite sablière près du chemin. Ils consolidèrent la voûte avec des bois de mine. Bois de mine était l'appellation de ces pièces de bois de dimensions précises débitées à cette époque depuis les arbres abattus dans nos bois et forêts, servant au soutènement des parois dans les galeries minières.

Urcel avait une grosse production de ces matériaux au temps glorieux de l'extraction du charbon dans les gisements du Nord - Pas-de-Calais.

Cet abri devint très sûr en cas de bombardement. Le déblaiement du souterrain au-delà de la grande salle fut

abandonné car un éboulement faillit coûter la vie à un homme qui ne fut que légèrement blessé ; une lampe à carbure et des outils furent ensevelis.

Une décision fut prise le 28 août au soir. Un peu moins d'une centaine de personnes sentant le grand jour arriver, allèrent coucher dans l'abri de la colline. Ils s'y entassèrent tant bien que mal, les enfants dans leur landau, quelques malades dans des brouettes, et pour nous les enfants, tout ce grand déballage prenait un air de kermesse amusante. Peu de monde trouva le sommeil cette nuit là et les hommes jouèrent même aux cartes sur les quelques tables qu'il y avait, à la lueur des lampes à carbure ou à pétrole et des bougies. Des hommes montèrent la garde à l'extérieur à tour de rôle.

D'autres personnes allèrent dans l'abri au parc du Château de SARS et le reste des habitants s'enfermèrent chez eux. Ce sont surtout les habitants de la grande rue qui évacuèrent leur maison car ils étaient directement exposés, susceptibles d'être victimes de la débâcle en raison de la haine de nos ennemis suscitée par l'obligation de quitter cette terre qu'ils croyaient définitivement acquise.

Le 29 août au matin, les villageois rentrèrent chez eux. A la surprise générale, il régnait un profond silence sur tout le village. Il n'y avait plus d'Allemands. Toute la journée les gens s'interrogèrent : étions-nous libres ?

La réponse vint dans la soirée et nous dûmes nous départir de notre joie naissante. Trois chars "Tigre" allemands de 60 tonnes, les plus puissants de l'époque, avec un blindage et un armement sans pareil, prirent position : le premier, 50 mètres

avant le monument aux morts, le second près de l'Hotel de France et le dernier dans le haut du village, un peu avant le "Four Banal".

Pourquoi la position de ce dernier ?

Je pense qu'ils craignaient que les chars alliés, plus légers que les leurs, arrivent à Urcel par le chemin des Berreaux.

Ces trois chars auraient pu ouvrir le feu contre les alliés. Ils étaient là pour ça ! Mais cette défense était insuffisante pour retarder l'avance des libérateurs et le prix à payer trop élevé. Si toutefois les Allemands avaient eu cette hardiesse, que se serait-il passé ? Un combat de chars ? Un duel avec l'artillerie ? L'intervention d'une force aérienne ?

Que serait devenu Urcel dans l'un de ces cas ?

Les "locataires" de l'abri souterrain le regagnèrent le soir même car, au loin vers Soissons, le canon grondait. La nuit s'annonçait agitée. Les adultes craignaient le pire.

Cette nuit se passa dans l'attente anxieuse. "Mais que faisaient donc ces fichus Anglais, depuis si longtemps que nous les attendions ?"

Des motocyclistes allemands montèrent jusqu'à l'église, et même au-delà, assez près de notre abri pour que nos guetteurs en faction à l'extérieur viennent nous avertir. Des ordres nous furent donnés : plus d'éclairage, défense de parler et de laisser les enfants pleurer. Ceci dura un temps qui nous parut interminable. L'alerte passée, nous avons pensé qu'une

simple grenade qui aurait été lancée dans notre souterrain, en explosant aurait provoqué peut-être la disparition d'un quart de la population du village. L'ennemi en retraite, irrité et rageur, était capable d'une telle action.

Un homme resté chez lui, n'ayant pas voulu gagner une cave ou un abri voisin, fut poursuivi par des soldats allemands auxquels il avait refusé de donner quelques tasses de notre mauvais café-ersatz. Le moment n'était pas choisi pour les contrarier.

Pour revenir à la fin de notre nuit, je me souviens être sorti, je ne sais plus pour quelle raison. Le jour n'était pas encore levé et j'ai vu au loin sur la petite partie du chemin des Dames que l'on apercevait de cet endroit, des gerbes de feu provoquées par le tir des chars alliés. Des fusées et des obus phosphorescents sillonnaient le ciel ; c'était encore une fois un de ces beaux spectacles qui ont marqué mon enfance et à ce spectacle s'ajoutait le bruit tonitruant des explosions. Je dus rejoindre rapidement le souterrain, et quelque temps après nous avons entendu une forte explosion qui pouvait provenir du centre du village.

Le grand jour

Nous étions le 30 août 1944, au lever du jour, le temps paraissait beau. Je ne sais si les habitants de notre village se doutaient qu'ils allaient vivre un des plus beaux jours de leur vie.

Des hommes descendirent dans Urcel et constatèrent que les Allemands avaient une nouvelle fois disparu. Alors là, tout se passa très vite, nous sommes retournés chez nous à toute allure, mais déjà les villageois qui avaient passé la nuit dans leur cave ou abri personnel, en entendant les cloches sonner à toute volée à Chavignon, se posèrent un court instant la question : "Est-ce la messe à 7 heures du matin un jour de semaine ? Non ! C'était la libération de Chavignon. Et ces personnes coururent jusqu'au canal sans se préoccuper du très grand danger que cela représentait. Elles coururent sur la route nationale à la rencontre de nos libérateurs qui eux, se cachaient de chaque côté de la route dans les bois.

Arrivés au canal, elles furent stupéfaites de voir tout ce matériel militaire déployé dans les champs, les pâtures. De l'autre côté, il y en avait partout mais ils ne pouvaient traverser car le pont en bois que les Allemands avaient reconstruit en 1940 brûlait.

Branle-bas de combat ! Les Urcellois revinrent en courant rechercher la pompe à incendie et redescendirent au pont de Chavignon où, en un temps record, ils la mirent en batterie. A l'aide de seaux en toile toutes les personnes présentes firent la chaîne depuis le canal en contrebas jusqu'au réservoir de la pompe, et le feu fut éteint. Un jeu d'enfant pour ces

pompiers volontaires d'Urcel qui faisaient des manoeuvres avec cette pompe à bras tous les 1er dimanches de chaque mois.

Déjà des véhicules passaient car des chars équipés de très grosses lames à l'avant, comme les bulldozers d'aujourd'hui, avaient fait un chemin dans la pâtre près de l'écluse et les premiers éléments de l'armada alliée franchirent le canal sur deux grosses pièces métalliques lancées en travers de l'écluse.

Pendant ce temps à Urcel, les habitants du village cherchèrent comment ils allaient accueillir nos libérateurs.

On chercha des drapeaux français dans les greniers, des fleurs furent cueillies en toute hâte, des jeunes filles qui attendaient près de l'hôtel de France se sauvèrent avec leurs fleurs car des soldats allemands passèrent à pieds dans le bout de l'avenue Gaëtan Charpentier, près du bois. On sut par la suite, que c'étaient les derniers éléments qui avaient été chargés de détruire le pont de Chavignon ; ils se sauvaient à toute allure.

Quelqu'un cria : "Il y a un soldat dans le bas de la côte de l'hôtel de France !". Les bouquets de fleurs réapparurent et le premier soldat américain arriva, seul, à pied.

On attendait les Anglais, mais quelle importance ?

Il était environ neuf heures. Il fut couvert de baisers et de fleurs par les filles et les femmes, ce qui le toucha à un point qu'il en pleura !

La joie dans les deux camps faisait tache d'huile !

Beaucoup de jeunes filles se disputèrent par la suite l'honneur d'avoir embrassé le 1er américain. Bientôt d'autres soldats suivirent en deux colonnes longeant les murs des maisons. On entendit quelques rafales d'armes automatiques et là les gens rentrèrent chez eux pour quelques instants.



Les demoiselles Lacomblez offrant des fleurs à un des premiers américains entrant dans Urzel.

La première "Jeep" arriva et je fus désolé de voir ce véhicule sans toit métallique qui, dans mon raisonnement d'enfant, avait été bricolé, car il n'avait pas de pare-brise. En fait, il y en avait un, mais il était baissé et la bâche était repliée en arrière. Quelle déception !

Des bruits avaient couru sur le matériel sophistiqué des libérateurs et là, le premier véhicule, maculé de boue, squelettique, une bâche en guise de toit comme les premières voitures de "dans le temps", c'était désespérant !

Bien sûr, il y avait une mitrailleuse à l'avant, mais tout de même !

J'ai vite changé d'avis quand une deuxième "Jeep" arriva, puis trois, puis dix, et des centaines d'autres "Jeep", passant partout, grimpant, dévalant, se faulant, vrombissantes et nerveuses, abeilles travailleuses autour des chars, mastodontes pesants. Bientôt, le mot "Jeep" fut synonyme de Libération !

Les hommes du génie américains réparèrent le pont de Chavignon qui n'avait pas trop souffert. Ils lancèrent deux énormes poutrelles métalliques ressemblant à celles lancées sur l'écluse et les chars SHCHERMAN et les autochenilles HALFTRACK passèrent.

Avant midi, 50 chars du 16ème régiment d'infanterie américaine avaient franchi la côte de l'Hôtel de France suivis des camions GMC remplis de troupes ou de munitions, d'essence, de vivres, mais à cette heure, il n'y avait déjà plus de fleurs dans les jardins...



Le 30 Août 1944, les premiers chars américains dans la rue principale d'Urzel.

Une large et grande banderole bleu blanc rouge a été confectionnée en hâte et tendue très haut au travers de la route entre la forge et l'épicerie. Des drapeaux français étaient accrochés partout, mais personne n'avait pensé à confectionner des drapeaux américains car on attendait des Anglais. Des enfants et des grandes personnes eurent le bonheur de monter sur les chars et certains firent quelques Km agrippés au blindage.



Le jour de la libération, le jeune Jacques Cottreaux dont les parents habitaient près du monument aux morts, a été monté par des soldats américains, sur un Halftrack, pour la photo.

Dans le village tout le monde embrassait les soldats et s'embrassait les uns les autres. Tout le monde chantait et dansait, adieu les querelles de voisinage, quelle joie partout. Une grande table fut installée sur le bord du trottoir et les verres de vin furent offerts aux soldats, d'où pouvait-il provenir avec les restrictions que nous avons subies ? Mais ils réclamaient du Champagne !

Des bonnes bouteilles de vieilles dates mises de côté pour l'événement furent débouchées et tout le monde en profita. En contrepartie, les soldats américains lançaient de leur véhicule, des cigarettes, des chocolats, des bonbons, des pattes de fruits, des boîtes de conserve et bien sûr les fameux chewing gum.

Aucun événement n'a donné depuis, autant de joie dans le village que cette libération. Associés à la joie générale pendant un temps, les parents des victimes du conflit, civiles ou militaires, rentrèrent pleurer chez eux, pudiquement à l'écart, ceux qui n'étaient pas là pour partager l'allégresse, ces chers disparus, pour qui la libération avait été trop tardive.

Un voisin me confia récemment que sa venue à Urcel en juillet 1944, quelques jours après le décès de son père, était due à l'intensité des bombardements de Laon qu'il habitait auparavant.

La sauvegarde du reste de la famille était cause de cette fuite à la campagne. En effet, dans la nuit du 10 au 11 avril 1944, lors du pilonnage de la ville, sa petite soeur âgée de 8 ans fut tuée dans le modeste abri qu'ils avaient creusé dans leur jardin. Sa mère fut blessée à une jambe, et lui-même se retrouva avec le bassin fracturé, ce qui lui valut trois mois d'hôpital.

Malgré l'heureux événement qu'était la libération d'Urcel, on comprend qu'il lui était difficile de se réjouir après tant de malheur.

Pour rendre inutilisable un canon de 88 ultramoderne à quatre roues jumelées, les derniers Allemands en retraite en avaient fait sauter la culasse.

Là était l'explication de l'énorme explosion que nous avions entendue la nuit depuis notre abri.

Pourquoi l'abandon d'un si précieux matériel ? Plus de munition, peut-être, ou manque de tracteur pour le remorquer ?

Encombrant le virage de la route des Rois, cette épave fut bien vite poussée dans un champ près de la première maison, route de Chailvet.

Il fallait en effet dégager le parcours emprunté pendant des mois par des milliers de véhicules transportant pour la plupart des Américains, mais aussi des Canadiens, des Polonais et des Français.

Les Anglais, accompagnés d'australien et de bien d'autres alliés, ne passèrent pas par chez nous.

Le premier blindé américain qui descendit la côte de Mailly, se dirigeant vers Laon, fut transpercé par un antichar allemand. Le canon était placé au croisement de la route de Laval. L'équipage fut blessé ou tué, car des témoins racontent qu'à leur arrivée ils virent des tâches de sang partout dans le char.

Cette nouvelle épave fut à son tour poussée dans une pâture.

Un Allemand fut tué et quelques autres furent faits prisonniers dans un jardin près du chemin qui est devenu la rue de derrière la ville.

Pourtant, la fête continua plusieurs jours, des semaines pour certains !

Le 3 septembre au soir, Hitler fut brûlé à Urcel.

Un patron de café du village avait dans son grenier un pantin publicitaire représentant un personnage grandeur nature qui indiquait autrefois l'entrée d'une salle de bal. Sous le pinceau du propriétaire, le quidam fut transformé en "Führer", mèche noire sur le front barrant l'oeil gauche et petite moustache légendaire. Pendu à une potence dressée place du marché, là où se trouvait il y a quelques années une station-service, "Adolf" se balançait au-dessus d'un énorme bûcher. Le feu allumé, une ronde endiablée s'organisa autour du supplicié. Les chants, mêlés aux rires des nombreux spectateurs, accompagnèrent la mort vengeresse du dictateur. Ce simulacre présageait de l'avenir du tyran, puisque le corps d'Hitler fut réellement brûlé après son suicide à Berlin, le 30 avril 1945.

Le rire ne gagnait pas tout le monde ! Ceux qui avaient collaboré avec l'ennemi ne se sentaient pas à l'aise. Certains eurent des comptes à rendre à la justice aussitôt la libération. Des femmes qui avaient pratiqué ce qu'on appelait la collaboration horizontale, ont eu sans jugement, le crâne rasé en public sur la place de Chavignon et dans d'autres localités.

Rassurez-vous, braves gens d'Urcel, aucune femme originaire du village n'eut à subir la coupe gratuite de ces apprentis coiffeurs.

Nous n'avons jamais su de qui ils tenaient l'ordre de procéder à de telles humiliations.

Bien des jeunes gens furent volontaires pour former des groupes F.F.I. (Force Française de l'Intérieur). Ils portaient un brassard tricolore et étaient armés de façon rudimentaire pour accomplir des missions dites "de nettoyage", sous contrôle des maires ou de la Résistance.

Ces éléments de la dernière heure ne sont pas à confondre avec les réseaux de résistance qui, depuis 4 ans, travaillaient dans la clandestinité au prix de lourdes pertes. Ce n'est que longtemps après la guerre que nous connaissons leur existence et leurs exploits.

Exemple : En 1942, sur le plateau de Monampeuil, deux officiers venant d'Angleterre ont été parachutés, ainsi que six postes émetteurs. Ceci à deux kilomètres du célèbre blockhaus de Mailly et du château Journal où fourmillaient des centaines de soldats allemands. Or, personne n'en entendit parler à cette époque.

Des munitions furent stockées le long des routes secondaires et gardées jour et nuit par des soldats américains. Sur toute la longueur de la route qui menait à la gare, des milliers d'obus étaient empilés sur une hauteur de plus d'un mètre cinquante, ainsi que des tubes contenant de la poudre et des torpilles. C'était la même chose sur les côtés de la route allant vers le passage à niveau de la Capignole, ainsi que celle allant à Mons en Laonnois et dans toute la région.



Melle Jeanine Tarjus devant un stockage de munitions sur la route de Chailvet

Les routes départementales étaient très encombrées, mais on pouvait tout de même y circuler à bicyclette. La route nationale ne nous fut pas interdite mais seulement déconseillée et déclarée RED BALL par les alliés pendant plusieurs mois après la libération. Des camions GMC transportant surtout de l'essence et des munitions et se dirigeant vers le nord étaient munis d'une boule rouge sur le capot et avaient la **priorité absolue**. Ils roulaient à très grande vitesse sans avoir le droit de s'arrêter avant leur destination. Les conducteurs nous paraissaient complètement fous ; dans l'autre sens des camions semi-remorque transportant des milliers de prisonniers allemands, debout dans les bennes, passèrent sur cette route, ainsi que les colossaux tracteurs blindés avec leurs remorques semi-portées et chargées d'épaves de chars allemands.

Sur le pont du canal incendié par les Allemands et aménagé par deux poutrelles posées sur les ruines de l'ancien, les véhicules ne roulaient que sur une seule file ; la circulation était trop ralentie. Le Génie de l'armée américaine construisit un autre pont à côté du provisoire, en éléments préfabriqués métalliques et le flot de véhicules passa plus rapidement.

L'essence se fit moins rare car chaque véhicule américain possédait des jerricans d'essence accrochés sur les côtés. Après avoir fait le plein de leur réservoir, ils jetaient ces récipients dans les bas côtés à la grande joie des villageois qui se disputaient les quelques litres qu'il pouvait rester.

Peu de temps après, pour quelques douzaines d'oeufs ou des tomates ou tout autre nourriture fraîche, on pouvait avoir 20 litres d'essence et, en prime, le jerrican. Les spécialistes du marché noir s'emparèrent de l'occasion pour faire des affaires mais ceci ne dura que très peu de temps car ce trafic fut puni

très sévèrement.

Un terrain d'aviation provisoire fut construit aux lieux dits "les grands champs", situés à gauche entre la sortie d'Urcel et la scierie. Des plaques d'envols métalliques reliées les unes aux autres et fixées au sol fournissaient aux Pipers (avions de reconnaissance américains) une piste très convenable.

Ces pistes d'aviation étaient déplacées à d'autres endroits à mesure que le front avançait.

Dans les premières nuits de septembre nous fûmes réveillés par des bruits de moteurs étranges et inconnus qui venaient du ciel. Nous aperçûmes en regardant aux fenêtres des flammes se déplaçant horizontalement vers Paris. C'était des V1, bombes volantes allemandes, sans pilote, d'un poids de 3 tonnes, dont 500 kg d'explosifs. Ils étaient propulsés par un moteur à réaction et décollaient depuis des rampes de lancement en béton. Londres fut bombardée à partir du 13 juin 1944, il y eut beaucoup de victimes.

Les V1 que nous avons vu passer étaient destinés à Paris, il en tomba un peu partout dans notre département dont un, sans faire trop de dégâts, à une dizaine de Km au sud d'Urcel. Les meilleurs avions du moment arrivaient à détruire ces bombes volantes en vol. Mais ce n'était pas le cas des V2. Le 8 septembre 1944, le premier tomba sur Londres. Ces V2 étaient les précurseurs de nos fusées spatiales actuelles. Ils montaient à plus de 100 km d'altitude pour redescendre sur leurs objectifs.

Le 18 décembre 1944, un enfant du pays, Pierre Gardé, mourut pour la libération de l'Alsace, ce qui porta à 5 le nombre de soldats d'Urcel morts pour la France.

PIERRE GARDÉ, D'URCEL

Mu par un sentiment généreux et fraternel, André Demotier, qui fut son ami, nous a adressé les quelques lignes qui vont suivre pour rendre un hommage mérité à Pierre Gardé, d'Urcel, héroïque artisan de notre libération.

« Nous n'avons pas le droit de laisser ignorés les noms de ceux qui se sont si généreusement sacrifiés pour défendre nos libertés, Pierre Gardé, fils de M. et Mme Gardé, dévoués honorablement connus, d'Urcel, est de ceux-là.

Il appartient à l'invincible légion du général Leclerc, qui écrivit sur nos drapeaux d'inoubliables pages de gloire.

Engagé dans l'armée, le 31 décembre 1941, Pierre Gardé gagna la Tunisie, où il assista

au débarquement américain du 8 novembre 1942.

Il part alors se battre en Tripolitaine, puis revient, peu après, prendre part aux durs combats de Tunisie, que l'on n'a pas oubliés.

Après un séjour de 9 mois au Maroc, il passe en Angleterre, où il est incorporé dans les troupes de débarquement. C'est dans leurs rangs qu'il participe à la bataille de Normandie.

Paris le compte au nombre des glorieux combattants qui la libèrent, et il entre l'un des premiers dans Strasbourg, recouvré.

Le 18 décembre 1944, Pierre Gardé tombe, les armes à la main, devant Witerheim, en défendant l'Alsace.

Il était titulaire de plusieurs citations, de la croix de guerre avec palmes, étoile de vermeil et étoile de bronze, ainsi que de la médaille coloniale.

« Toujours volontaire pour les missions périlleuses, à été, par son mordant et son ardeur au combat, un exemple constant pour ses camarades », résume sa dernière citation.

Les habitants de son village garderont fidèlement sa mémoire, comme celle d'un des plus purs héros de notre libération.

Extrait du journal "La Dépêche de l'Aisne" du 7 septembre 1946.

Dans les mois suivant notre libération, les avions allant bombardier l'Allemagne passaient au-dessus d'Urcel et étaient de plus en plus nombreux. Ainsi, les 13 et 14 février 1945, 1400 bombardiers lourds détruisirent la ville de Dresde en Allemagne "la Florence de l'ELBE" fut réduite en cendres par un seul bombardement allié, qui fit 250 000 victimes, trois fois plus qu'à

Hiroshima au Japon, quelques mois plus tard. Le 22 février, ce n'est pas moins de 9 000 avions qui ont attaqué l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie venant de points différents et dont certains passèrent probablement au-dessus d'Urcel.

Le 24 mars 1945, pour le passage du Rhin, les Américains transportèrent par les airs 40 000 soldats de l'autre côté du fleuve.

L'aviation des troupes aéroportées passa dans notre ciel, une matinée entière. Des avions Douglas DAKOTA C47 avec à bord une trentaine d'hommes en armes tiraient à l'aide de câbles un, deux, voire même trois planeurs dans lesquels se trouvaient des hommes ou une Jeep, ou un canon. D'autres types de planeurs pouvaient transporter un char léger. Regardant ces DAKOTA et les planeurs, comme tout le monde, mon voisin qui habitait à cette époque à Chaillevois se souvient, avoir vu un planeur qui s'était décroché, faire quelques passages de plus en plus bas au-dessus de Chaillevois et se poser sur le plateau de Montbavin, à 2 Km de lui, à vol d'oiseau. Il y courut avec d'autres personnes mais les soldats au début ne les laissèrent pas approcher car ils ignoraient s'ils étaient en territoire ennemi ou pas.

Peu de temps après, la visite de l'intérieur de l'appareil fut autorisée et ils constatèrent qu'une Jeep et un mortier avaient été embarqués à bord et que des sièges s'y trouvaient également.

Une quinzaine de jours plus tard, ils assistèrent à son décollage. Un DAKOTA muni d'un grand crochet à l'arrière fit quelques essais en volant en rase-mottes pour enfin arriver à passer le crochet dans un grand anneau qui se trouvait au-dessus du planeur qui décolla en faisant quelques embardées.

On ne sut jamais pourquoi ce planeur s'était décroché, mais ce n'était pas un cas unique car derrière les DAKOTA que nous avons vu passer ce jour là, beaucoup de câbles pendaient avec rien au bout.

Des trains de prisonniers, de STO et de déportés venant d'Allemagne s'arrêtèrent en gare de Laon. La Croix Rouge et différentes organisations étaient chargées de nourrir tous ces pauvres gens. L'association "l'Oeuvre au Secours des Prisonniers d'Urcel" avec l'argent qui restait des séances récréatives organisées à leurs profits, fit faire des petits pains et acheta de la nourriture pour venir en aide à ces rapatriés.

Mon frère, qui est allé plusieurs fois avec une délégation d'Urcel distribuer ces quelques aliments sur les quais de la gare de Laon, a été stupéfait de voir les déportés aux corps squelettiques dans leurs habits rayés, couchés dans les wagons, ne pouvant se tenir debout. A eux, on ne donnait que très peu de nourriture, en raison des restrictions qu'ils avaient subies, il fallait les réapprendre à manger.

Presque tous les Français à la libération, ignoraient ce qui s'était passé dans les camps de la mort.

Enfin les Allemands capitulèrent le 8 mai 1945. Ce jour là, la fête organisée à cette occasion n'eut pas la même chaleur qu'à la libération déjà loin.

Chaque jour une bonne nouvelle arrivait : un prisonnier ou un travailleur du service obligatoire libéré, une personne évacuée entrant au foyer, quelques tickets de pain ou de viande en plus ; on parlait de reconstruction dans le village. A l'autre bout du monde, une petite île était reprise aux Japonais par les

alliés. Les réjouissances étaient de plus en plus nombreuses. On allait vers le bonheur. Ce 8 mai n'était qu'une formalité car l'Allemagne avait déjà perdu la guerre depuis plusieurs mois pour nous.

D'ailleurs pour la commémoration de l'Armistice du 8 mai 1945, les rassemblements aux monuments aux morts ne se faisaient que le soir après la journée de travail ou étaient différés d'une journée ou deux pour que cette cérémonie ait lieu un samedi ou un dimanche. Il fallut attendre le 8 mai 1982 pour que cette journée soit fériée et payée, au même titre que l'Armistice du 11 novembre 1918.

Les premières élections municipales d'après guerre eurent lieu les 13 et 18 mai 1945 ; Monsieur Georges BROYON fut élu maire.

Plus de 8 mois avaient passé depuis la libération, mais même si nous étions libres, peu de choses avaient changé en ce qui concerne les restrictions et pour longtemps encore. Ainsi les tickets de pain ne disparurent qu'en février 1949.

Les Français durent changer d'attitude. Finis le braconnage dans les bois, les vols en toute impunité, les rapports substantiels que procurait le marché noir à certains, l'accoutumance à l'indiscipline envers l'Etat et les Allemands ! C'était presque un manque de ne plus avoir à haïr un ennemi que nous rencontrions tous les jours, huit mois plus tôt !

Tout le monde se remit au travail sachant que contrairement aux quatre ans passés, cette fois c'était pour le relèvement de la France qui en avait grand besoin !

Quelques années plus tard, les mauvais souvenirs de la guerre s'étaient estompés, le monde rassuré pansait ses plaies et pleurait encore ses 50 millions de morts.

Les armes modernes devaient interdire toute nouvelle tuerie.

Le petit garçon qui avait 8 ans en Juin 1940 et avait dit "Merci Monsieur le Boche" à un soldat allemand qui lui avait donné des bonbons, se retrouvait en 1956 avec un fusil sur l'épaule. Il était entraîné à 1 500 km de chez lui dans un nouveau conflit.

Et pourtant !

Ce récit un peu tardif d'événements historiques et cruels, imposés par la folie meurtrière d'un illuminé revanchard, auquel se sont associés des milliers et des milliers d'individus irresponsables, a été rédigé à partir de témoignages nombreux, afin d'informer nos contemporains de ce qui s'est passé à Urcel durant cette maudite guerre, de 1939 à 1945.

Certes, il peut paraître incomplet, mais les témoins principaux ont, hélas, disparu.

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont bien voulu témoigner et prêter les documents afin que cet ouvrage puisse être réalisé, également celles qui m'ont apporté leur collaboration pour que ce texte soit édité.

Paul DAUTREPPE